

MEMOIRES TERRESTRES

roman

Olivia Cham

oliviacham@yahoo.com

Ce roman a bénéficié d'un soutien du Centre national du Livre.

à M.A.

J

Il y a des choses qu'ils ne connaîtront jamais, dont ils n'auront jamais l'idée.

Les serviettes de toilette mouillées qu'on accrochait aux fenêtres des voitures, l'été : on remontait la vitre et la serviette se bloquait dans l'interstice. Le téléphone à fil qui sonnait dans la maison vide sans qu'aucun répondeur ne se déclenche jamais. Le cliquetis d'une machine à écrire, son *ding !* en fin de ligne, le roulement sec du chariot qu'on replace à gauche... Tant d'autres choses encore, que l'on m'a racontées. Des temps où tout était pesé, pensé, réfléchi. Des temps où une chose, une montre par exemple, durait toute une vie. Des temps où l'on descendait au bureau de poste pour téléphoner, où l'on allait regarder la télévision (on disait « la T.V. ») chez les voisins. Temps inconcevables, d'ailleurs, où les ondes ne diffusaient pas d'émission en permanence, mystères de la mire, aux contours et couleurs d'une harmonie parfaite. La mire : image statique par laquelle la T.V. atteignait paradoxalement à la contemplation d'un tableau...

Ces temps où l'on appliquait des buvards roses sur les mots écrits à l'encre... Qui aurait de nos jours l'idée d'attendre que l'encre ait séché sur une page, pour la tourner ?

Ces temps d'avant encore cette société de consommation que nous n'avons même pas connue, comment pourraient-ils en éprouver le regret ?

C'est cette différence – la présence ou l'absence de nostalgie, essence de l'incommunicabilité des générations humaines entre elles – qui pourrait m'empêcher de les comprendre et rendre illusoire toute adhésion de leur part à mon objectif.

Moi-même, je n'avais jamais été de mon époque. A l'âge de ceux auxquels je destine ces lignes, j'avais la nostalgie de temps plus reculés encore. Une nostalgie née de nulle part, innée, ne provenant d'aucune chose vécue. Un regret né d'un rêve, aussi, qui me rendait incapable de savoir ce que ressentaient vraiment ceux qui l'éprouvaient en toute connaissance de cause, ceux qui avaient réellement connu ces choses-là... Non seulement j'étais née trop tard, mais j'ai compris trop tard que l'occasion m'avait été donnée entre mille de remédier à cet aveuglement.

Et pourtant : si je pouvais les aider, eux, à comprendre ce qui s'est passé et peut-être aussi *pourquoi* les choses se passent ? Et si je parvenais à *vous* l'expliquer ?

Quels que soient les motifs qui m'animent, je ne peux mener que seule ce combat, dans lequel je périrai peut-être.

J, suite

Le temps présent était une supercherie à mes yeux.

Tout faire sauter : je me demande bien comment cette idée qui ne me ressemble en rien, trop violente ou radicale, presque trop simple (ou alors, je ne me connaissais pas) a pu accéder en moi au statut de conviction intime. Comment s'était-elle lentement imposée jusqu'à devenir la « seule solution possible », dussé-je ne pas en bénéficier ? La seule issue. Cela devait être ainsi que j'étais, au fond.

Toute la journée nous réfléchissions à la gestion du temps. Un proverbe, je crois, disait que le temps était de l'argent. Gérer du temps, ça voulait dire le mesurer pour l'affecter à certains types de tâches en fonction de critères relevant de l'intérêt supérieur et accessoirement des intérêts individuels, même s'il valait mieux ne pas s'attendrir. Nous, au ministère, nous étions les gardiens du temps. Nous étions recrutés en premier lieu pour notre attachement indéfectible à l'intérêt supérieur ; mais tout cela s'use, à force.

On nous apprenait que tout être humain produit du temps et que, jusqu'à un certain point, il a le pouvoir d'allonger ou d'étrécir le temps dont la vie l'a doté. Arrêter le cours du temps – de son propre temps, plus précisément, le reste ne serait qu'illusion – était en principe interdit, mais demeurait une de nos dernières libertés.

J'ai entendu dire qu'autrefois, un fonctionnaire de police devait obligatoirement assister à tout enterrement. Était-ce pour vérifier l'identité de la personne enterrée ? Une garantie bien théorique. Ce qu'il y a *dedans* – à l'intérieur du cercueil – a longtemps relevé à mes yeux du mystère le plus difficile à élucider... Mais la police n'existait plus et cet office était devenu celui des fonctionnaires du temps. On y affectait souvent les jeunes, parce qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de comprendre ce qu'ils faisaient et que cela leur permettait d'entrer tout de suite dans le vif du sujet, si l'on peut dire.

Qu'un cercueil pût être vide, ce n'était pas le plus important, puisque ça n'aurait pas eu d'incidence sur ce à quoi nous veillions : le décompte du temps public. Ce décompte exigeait qu'un fonctionnaire assermenté fût présent lorsque la société se défaisait du corps de celui qui n'en faisait plus partie parce qu'il ne lui apportait plus de temps. Or un mort, vrai ou faux, ne représentait toujours qu'une perte tangible, une valeur négative et au mieux nulle de temps. Ce qui comptait alors, c'était seulement de compter des valeurs, qu'elles fussent fictives ou réelles. A la limite, faire croire à sa mort était le meilleur moyen de gagner sa liberté. Votre temps n'appartenait plus qu'à vous seul. Paradoxalement, c'était la réussite à laquelle notre société aspirait sans en être capable : la création du temps à l'état pur, *pour rien*.

Car le temps était devenu de A à Z une affaire publique et le vrai problème, la chute libre de la natalité depuis plusieurs années. Nous avons commencé par produire de moins en moins de temps pour en arriver au point où la disparition du temps était devenue plus importante que sa génération. La mort de notre civilisation a commencé le jour où la somme de ces deux valeurs est devenue négative ; et la vitesse toujours plus grande à laquelle elle diminuait était devenue l'instrument de mesure le plus précis de cette agonie.

C'est dans un tel contexte que gérer des heures en masse peut devenir insupportable. Arrive un moment où quelque chose bascule. Un moment où

l'on se contente de ne représenter à son tour plus qu'un emballage de minutes. Où la tentation de faire fi des secondes qui ont été, qui pourtant ont déterminé toutes les autres, et de tout renier, est plus forte que le reste – où cette tentation est véritablement tout ce qui reste : la soumission au temps, et non plus sa maîtrise.

Comment survenait-elle, cette rupture ? J'avais tenté d'établir des typologies. Prenait-elle sa source dans un événement précis ? Ou était-elle inexorable, consubstantielle au seul passage du temps ? Pouvait-il y avoir des sursauts, des retours de la primauté de l'intérêt supérieur du temps sur cette lassitude insidieuse qui envahissait tout avec la lente invincibilité de l'eau ? Une renaissance est-elle possible, quand tout ce qu'on compte, finalement, c'est le temps qu'il nous reste à vivre ? Seul un phénix pouvait peut-être nous sauver, pensais-je.

Les réponses étaient dures à trouver, en effet, ces choses étant de celles dont on ne parlait pas. J'avais émis l'hypothèse selon laquelle la rupture serait liée à l'instant où l'on s'apercevait que l'amour de la précieuse chose publique qu'était le temps pouvait aussi se perdre d'une autre façon : se pervertir, dévier de son but. Plus grave encore que la lassitude des individus qui ont fait vœu de le servir, un tel désintérêt public réside dans l'utilisation, par l'organisation même, des attributs du pouvoir à des fins qui lui sont étrangères. Dans un système corrompu, l'intérêt public n'est finalement invoqué que pour mettre en œuvre certaines prérogatives, qui sont alors élevées du rang de moyens à celui d'objectifs. C'est un peu comme si la république n'existait que par ses fastes et banquets.

Qui pouvait encore, du coup, définir précisément la mission du ministère du temps ? La mesure du temps en était elle aussi venue à primer sur son objet initial, dont personne ne savait plus rien.

Je pensais alors que le pire détournement de pouvoir aurait consisté en une modification subreptice de la mesure du temps, imperceptible, mais qui en

aurait dénaturé l'essence, en même temps que celle du pouvoir. Dire qu'une heure fait cent minutes et non plus soixante, ça n'aurait pas créé de temps, mais organisé une illusion : l'inflation. Ç'aurait été nous faire croire que nous avions encore le temps. En un mot : mentir. Pour quelle raison ? Les nouveaux objectifs du pouvoir, pouvions-nous les connaître ? Ou ne consistaient-ils qu'en l'addition des joies et des plaisirs qu'en tirait chacun de ses commensaux, une banale somme d'intérêts privés toujours croissante, mais impuissante à générer de la chose publique ?

J - 100

Ce n'est que récemment que j'ai vraiment compris que mes sens – et surtout mes yeux, même s'il m'arrive aussi d'entendre des choses dont j'observe qu'elles paraissent inaudibles – fonctionnaient différemment de ceux des autres. S'il y a des choses que je ne vois pas, j'en perçois qui passent inaperçues à mes voisins. Lorsque j'étais enfant, je pensais que tout le monde appréhendait le monde extérieur de la même manière et je ne comprenais pas les réponses des adultes à mes interrogations. Leurs accusations de mensonge – « ce n'est pas vrai », et surtout : « tu l'as inventé » – me mettaient hors de moi. J'ai ainsi commencé à me replier et à garder mes observations pour moi-même, parce que tout cela commençait aussi à susciter d'autres questions auxquelles je n'avais pas envie de répondre. Il y avait au moins une chose que je commençais à comprendre, c'est que je ne voyais pas comme tout le monde ; mais je n'en avais pas encore tiré toutes les conséquences et surtout, je ne savais pas comment le vérifier. Parfois, dans un élan d'espoir, ayant cru déceler chez un autre la même bizarrerie que celle qui m'affectait, je retrouvais ma spontanéité d'enfant. Je me trompais toujours. J'appris avec les années à ne plus tomber dans ce genre d'écueils, mais ce décalage de mes sens continue à me donner en permanence l'impression de n'être pas tout à fait *au même endroit*.

Lorsque, de la cantine du ministère du temps, j'avais repéré, aux rideaux gris tilleul des croisées, qu'un seul et même appartement occupait tout le dernier

étage de l'immeuble d'en face, il avait donc été hors de question que je cherche à savoir si les autres pouvaient le remarquer aussi. Au mieux, ils ne le voyaient pas et la cachette serait idéale. Sinon, je savais de toutes façons que plus une chose est en évidence, moins on la voit vraiment.

Pour rejoindre l'immeuble en question, ce soir-là, j'avais emprunté les passages aériens qui, dans quelques années, seraient définitivement désaffectés. Déjà, l'ensemble de la population était fortement incité à n'emprunter plus que des liaisons souterraines aux murs saturés d'oxygène artificiel et de gaz hilarants. Sortir, c'était déprimant, c'était se brûler les yeux et les poumons. Ce qu'on avait appelé « air » n'existerait bientôt plus ou serait devenu nocif pour l'homme. Comme c'était déjà le cas pour certains aliments, des pilules finiraient par le remplacer complètement. On nous préparait déjà à ces changements en nous les présentant comme des éventualités alors qu'il était clair que tout cela nous tomberait dessus plus tôt que nous ne pouvions le penser. Heureusement, les vendeurs de pilules auraient miraculeusement tout prévu au bon moment et de nouvelles fortunes naîtraient.

La construction que je finis par atteindre était de pierre noircie, d'une structure typique du dix-neuvième siècle. Ce qui avait été une loge de concierge, au rez-de-chaussée, était encombré de gravats. La cage d'ascenseur était vide et l'escalier, blanc de poussière. Si la législation idoine n'avait pas été abrogée depuis longtemps, la bâtisse aurait été classée dans la catégorie des monuments historiques. Je m'appuyai sur une marche pour nettoyer mes chaussures avant de déboucher sur le dernier palier, dont le parquet ciré brillait. Trois portes se reflétaient les unes dans les autres.

Seule celle qui faisait face à l'escalier avait une poignée, et un peu au dessus, une plaque avec une inscription : HMA-212. Un code qui devait dater d'une ancienne division en districts d'habitation ; j'avais déjà vu dans mon enfance ces mélanges de chiffres et de lettres. A quoi cela pouvait-il correspondre ici,

sur une porte particulière ? Je sonnai en m'essuyant consciencieusement les pieds sur le paillason polychrome, aux motifs de perroquets sur fond de palmiers.

Du temps passa, durant lequel je m'abîmai dans la contemplation de ce paysage exotique (ces couleurs-là, par exemple, je les devinais, plus que je ne les voyais), jusqu'à ce que j'entendisse des pantoufles traînantes s'arrêter de l'autre côté.

« Qui est-ce ? »

Une voix de femme un peu rauque, rugueuse.

« C'est au sujet de votre plaque. Il faut l'enlever, j'ai besoin de votre signature ; je peux entrer ? », dis-je en me penchant contre la porte.

La porte recula dans l'ombre ; la femme m'examina dans l'interstice laissé par l'entrebâilleur, ferma puis rouvrit complètement la porte.

« Entrez », dit-elle. Je restai dans le vestibule, nez à nez avec deux chats de porcelaine blanche phosphorescente, qui levaient chacun une patte en se regardant sur l'étagère. Après avoir donné un tour de la clef qu'elle remit dans sa poche, la femme me détailla – un instant, son regard traça sur moi un trait de laser si précis que j'aurais pu le repasser au crayon sur mon corps – et me fit signe de la suivre.

Le petit couloir sombre de l'entrée débouchait sur le salon, dont les fenêtres, derrière les rideaux que l'appel d'air fit ondoyer, étaient entr'ouvertes. Aucune lampe ne brûlait : les tentures laissaient filtrer une lumière d'un naturel et d'une tranquillité tels qu'elle me serra le cœur. Un parfum de lointain s'en exhalait. Je me souvins des jours d'été de chaleur excitante, quand je montais me réfugier dans le grenier vide d'une maison silencieuse, l'après-midi. La femme m'indiqua un fauteuil recouvert d'un tissu écossais et

s'assit sur la bergère à deux places dont elle s'était vraisemblablement levée pour m'ouvrir, tirant un plaid sur ses jambes.

Une canne anglaise avait glissé par terre ; j'avais remarqué, à la suivre, qu'elle boitait fortement. Pour la figure, c'était encore autre chose. Des lunettes à verres voilés cachaient mal un œil à demi fermé. La bouche semblait tordue. En la regardant plus attentivement, je finis par comprendre que la moitié gauche du visage de cette femme était paralysée. La coiffure et les ongles étaient soignés malgré des doigts jaunis. Un cendrier vide était posé sur une table basse, près d'un livre.

« Vous êtes tellement mince », dit-elle. « Quel âge avez-vous ? »

« Trente ans. »

« Alors, qu'est-ce qui ne va pas, avec ma plaque ? », revint-elle à la charge en souriant presque.

« Elle n'est pas réglementaire. C'est-à-dire qu'elle ne l'est plus. Vous l'ignorez certainement », dis-je en embrassant la pièce du regard, lui jalosant ce havre parfaitement retiré des préoccupations du monde, « mais de nouveaux districts viennent d'être organisés. Vous devez la remplacer. »

Que désirais-je, exactement ? L'intimider ? Comment lui faire comprendre que je voulais tout simplement la chose la plus compliquée qui soit : avoir accès à son appartement – oui, un accès libre et permanent – pour pouvoir, le moment venu, en faire partir un signal, un ordre de destruction ? Ou, plus précisément (je n'avais pas encore réglé tous les détails) pour avoir la possibilité de lancer ce signal à toute heure du jour et de la nuit ? Et comment lui faire comprendre que la simple éventualité de cette possibilité suffirait à lui faire courir les plus graves dangers, sans aucune contrepartie ?

Je me donnai cent jours à cet instant pour atteindre mes fins.

« C'est bon, chère amie – vous êtes si jeune ! Oui, je disais, c'est bon, ça va », reprit la femme en insistant : « Tu es en territoire ami. Je sais, tu vas me demander le nom de code, oui, quand même, les formalités, je sais ce que c'est, n'est-ce pas, alors voilà : HMA comme *Hiroshima mon amour*. Pourquoi ; parce qu'il existait un livre qui s'appelait comme ça, et, par extension, en hommage à la résistance à l'arbitraire et à l'insensé, sous toutes leurs formes. C'est bien ça, non, ou j'ai oublié quelque chose ? ».

Elle reprit son souffle et s'allongea, les jambes légèrement repliées en arrangeant le plaid sur elle, avant de sourire et de poursuivre :

« Je n'ai d'ailleurs jamais pu le lire, ce livre. Alors tu es le nouveau contact ? Qui t'envoie, qui est dehors, maintenant ? Cela fait si longtemps que je n'avais pas eu de visite... Je pensais que l'organisation avait oublié Virginia Nightingale, enterrée de force au fond de son trou comme une cendre empestant l'espace... »

Sa voix me semblait moins rauque qu'au début.

« Je suis Shoe. HMA-68. » J'improvisais.

« HMA-68... Tu as le numéro de Wolff. » Elle se tut un instant. « Ce qui signifie que Wolff est bien mort. Tu connais son histoire ? Les autres te l'ont racontée, certainement. Dis-moi : que lui est-il arrivé ? »

« Il a sauté avec une passerelle qu'on dynamitait. Il n'a pas voulu en descendre, d'après ce que je sais ; mais j'ignore de laquelle il s'agit, ni comment ça s'est passé ; je ne peux pas vous en dire plus. »

« Dis-moi *tu*. Et Moïra, tu sais ce qu'elle est devenue ? Elle n'est plus jamais revenue me voir. »

A Virginia aussi il avait dû arriver quelque chose, avec le visage qu'elle avait, pensai-je. La mixture d'une bombe artisanale lui avait peut-être explosé à la figure. Si c'était ça, je crois que j'aurais encore préféré mourir.

« Je n'en sais rien. Je ne la connais pas. » J'eus chaud tout d'un coup et j'enlevai ma veste militaire. « Plus personne ne vient vous voir, alors ? », demandai-je.

C'était peut-être un coup à tenter, l'occasion rêvée de remonter une filière. Et si, quelque part, d'autres personnes s'étaient organisées ? D'autres personnes, qui comme moi s'interrogeaient, mais qui avaient su se reconnaître, et qui n'étaient plus seules. De quelle filière il s'agissait, telle était la question. La référence à *Hiroshima mon amour* pouvait m'éclairer. Rares étaient ceux qui savaient encore ce que signifiait ce mot. Mais pourquoi au juste cette organisation faisait-elle référence à Hiroshima ? Moi, je l'avais lu, ce livre. Un homme qui *est* Hiroshima. L'histoire d'un amour qui fait l'expérience de l'incommunicabilité de l'horreur absolue. Aux archives, on conservait de ce roman plusieurs exemplaires aux couvertures ramollies. Le leitmotiv m'en revint. « Tu n'as rien vu à Hiroshima. » Tu n'as rien vu, c'est-à-dire : tu n'as rien pu voir, rien pu *comprendre*, puisque tu n'as pas vécu cette atrocité dans ta chair, ou alors : non, tu n'as rien vu, car c'est tellement inconcevable que par conséquent tu ne *peux* pas l'avoir vu ? Et pourtant, c'est justement parce qu'elle était inconcevable que cette chose devait absolument faire partie de celles qu'on ne peut pas ne pas voir, de celles que l'on ne peut nier.

Quelqu'un qui plaçait une organisation sous un tel signe devait avoir pour ambition, rien moins, que prévenir les crimes que l'homme perpète contre lui-même par préméditation, manipulation ou la bêtise la plus crasse... J'imaginai quel sentiment de révolte et quelle pureté à la fois devaient l'animer. C'était peut-être de l'idéalisme ; pourtant oui, je crois que j'aurais pu moi aussi adhérer à cela...

Mais je me tus.

Pourquoi, dès ce premier jour, résistai-je à m'ouvrir à cette femme et à la fois ai-je eu envie de tout lui dire ? C'était même pire encore : alors que j'aurais

voulu, sans rien avoir à lui expliquer, déposer en elle tout ce qui me torturait, je ne me dévoilerais jamais complètement à elle, comme si, par une contrainte d'ordre quasiment physique, cela m'était impossible ou interdit.

Pourquoi ce recul proche d'un dégoût irrationnel, cette *reluctance* – recul, mais aussi retrait, absence d'envie, rejet, inappétence, alors qu'au fond j'aurais simplement souhaité qu'elle me prenne contre elle et me caresse les cheveux ? Était-ce à cause de son visage mutilé, de la semi-mort qui l'avait déjà frappée et qui devait infuser dans son autre moitié en ce moment-même ?

Quelque chose en moi bloquait les questions auxquelles j'aurais voulu qu'elle me réponde : si elle savait comment on faisait avant les ordinateurs, avant même les machines à écrire ; si elle se souvenait de l'affaire Gabrielle Russier ; quel était l'état de l'opinion à ce moment-là, ce qu'elle en avait pensé, elle... Si elle se souvenait de ces voitures que j'avais vues sur des photos d'archives, des modèles Dyane en noir et blanc, des sœurs de la *Dyana Rossa* de Gabrielle... La Dyane rouge dont elle parle dans ses dernières lettres, signe de sa présence et de sa résistance en liberté dans la ville, dont le pare-brise servait à faire passer des messages ; on lui glissait des mots sous l'essuie-glace... Et si Virginia avait connu Gabrielle... Non, c'était impossible tout de même. Mais elle aurait pu avoir lu son histoire dans les journaux ou quelque part, oui, cela était possible, en revanche, puisque j'avais pu avoir accès à un exemplaire de ses *Lettres de prison*...

« Tu aurais une cigarette ? » me demanda-t-elle soudain. Le paquet dépassait d'une de mes poches. Si un tiers s'était fié à son attitude, il aurait juré que nous nous connaissions depuis longtemps. Je n'étais pas habituée à ces choses, et, comme je l'ai dit, j'avais totalement perdu ce naturel de l'amitié des très jeunes gens. Je sortis le paquet sans répondre, et lui allumai d'office une cigarette. Ses mains me semblaient si maladroites. Nous avons fumé un instant en silence.

« Connaissez-vous Gabrielle Russier ? », lançai-je alors malgré tout et d'assez mauvaise grâce.

« Gabrielle Russier... » Elle scruta le plafond dans un effort de mémoire. Son œil paralysé était en verre et ne se ferma point. Le mouvement qu'elle fit pour rejeter la tête en arrière en expirant sa bouffée fit rouler dans son cou les perles d'un collier de jade qui s'entrechoquèrent dans un tintement de jeu de billes. « C'est celle qui avait aimé un de ses élèves ? Oui, elle est allée en prison pour ça ».

« Elle s'est tuée », lui rappelai-je, « mais dehors, chez elle. »

« C'est ça. On avait mal perçu ça, à l'époque, tu sais. On m'en avait parlé aussi, quelqu'un qui était enfant à cette époque... Les gens étaient choqués. Mais ce suicide, alors qu'elle était tirée d'affaire ? C'est cela qui t'intrigue ? Oui, c'est étrange. Je ne me souviens plus bien... Peut-être faudrait-il chercher du côté du garçon... Personne ne se souvient plus de tout ça, comment se fait-il que tu m'en parles ? »

« Pour savoir. Je voulais savoir si vous vous en souveniez... ce que tu pensais de ça, je veux dire. »

« En tout cas, une chose est sûre, Shoe : c'est que Gabrielle Russier eût été des nôtres. Elle n'aurait jamais pu imaginer tout ce qui s'est passé depuis, mais j'en suis sûre, je n'en doute pas une seconde. »

J'étais tombée du bon côté... « En hommage à la résistance à l'arbitraire et à l'insensé, sous toutes leurs formes ». Je pourrais placer moi aussi mon humble combat sous cette identité universelle : HMA.

J - 95

Je laissai passer quelques jours et revins la voir un jeudi soir, avec du thé que j'avais eu en contrebande. D'habitude, je refusais toujours cette monnaie d'échange, lui préférant des cigarettes, du chocolat ou du café. Pour la nourriture courante, je prenais en général des pilules, comme j'en avais l'habitude depuis l'enfance.

Dans l'entrée, il me sembla que les petits chats avaient bougé. Ils ne se faisaient plus face, mais se tenaient côte à côte.

Je lui tendis le sachet.

« Du thé ! Où as-tu pu te procurer ça ? C'est merveilleux ! »

« C'est pour toi. Je vais le préparer, simplement je ne sais pas comment il faut s'y prendre. Il faut faire bouillir de l'eau, c'est ça ? »

« Viens, je vais te montrer. Dans la cuisine. Tu vois, normalement il faut une boule en métal, ça s'appelle une boule à thé, on l'ouvre et on met le thé dedans, on la place dans la théière et on verse l'eau – juste frémissante, pas bouillante, et par les petits trous le thé infuse, quelques minutes seulement... Sauf que je n'en ai pas, de boule à thé. Ce n'est pas grave, on va prendre un mouchoir en papier, ça revient au même. »

Tout en parlant elle me montrait comment faire ; vingt fois je crus qu'elle allait tomber tant son équilibre était instable. Elle avait posé sa canne et se tenait aux murs ou aux meubles. Je me retins de ne pas tout lui enlever des mains pour préparer le breuvage à sa place, dans cette cuisine exiguë. (La seule pièce de l'appartement, d'ailleurs, dans laquelle on pouvait vaguement distinguer une odeur de cigarette.)

« Tu sais, mon plaisir, avant (poursuivait-elle l'œil dans la casserole, prête à couper le gaz dès que la moindre bulle d'air se fraierait un chemin sur les parois), c'était de prendre un café au comptoir. On n'en voit plus, des endroits où les gens s'arrêtent quelques minutes, comme ça, sur le chemin du travail... Sans parler du café, naturellement, j'imagine que tu dois te le procurer en contrebande ? Mais je suis bête. Il y a tellement longtemps que je suis sortie que tout a dû changer... Des années. Voilà, c'est fini.»

Elle avait déjà choisi deux tasses et versa l'eau dans la théière. J'emportai d'autorité le plateau au salon. Comment faisait-elle pour s'approvisionner ?

« C'est bizarre », dis-je, « parce que tu fumes, et pourtant, chez toi, ça ne sent pas – ou alors très peu, dans la cuisine... »

« C'est parce que j'ouvre tout le temps la fenêtre, tu vois, malgré tout ce qu'on respire... Je n'ai plus rien à craindre, maintenant... Et puis, de toutes façons, je n'achète plus de cigarettes, je ne fume que celles que l'on m'apporte, d'ici je ne peux pas suivre le marché... Autant dire que ça faisait longtemps... Alors, comment tu le trouves, ce thé ? Tu ne parles pas beaucoup... Raconte-moi ce que tu fais... »

J - 94

Je n'avais pas eu envie de rentrer à l'appartement que nous partagions à trois, Alice, Caïn et moi.

« Je peux dormir chez toi, ce soir ? », avais-je demandé à Rita en remettant ma veste. Il faisait frais, après l'amour, dans son atelier de béton.

« Eh bien, pour une fois que tu restes... Tu as soif ? ». Rita me tendit une bouteille tiède. « Je rêve d'une vraie canette de Coca, qui pique bien la gorge. Et le problème, c'est que je n'ai rien à manger », poursuivait-elle.

Elle travaillait sur un nouveau tableau dont elle avait commencé l'ébauche. Il représentait, apparemment, une vue aérienne de notre cité, sur le modèle de ce qu'elle voyait de sa fenêtre. On aurait dit qu'elle en avait tracé les traits avec du charbon. Je ne parvenais pas à détacher mon regard de ces décombres.

« Ce n'est pas grave, on va sortir acheter quelque chose. Tiens, tu sais ce que j'ai bu, cet après-midi ? Du thé, figure-toi. J'en ai gardé un peu, et on va pouvoir en prendre en échange, maintenant je sais comment le préparer. »

Cette nuit-là, je marchais sur la plage – c'est-à-dire sur ce que je me représentais être une plage. Plus exactement, je me tenais sur la bande de sable humide qui succède aux derniers relais d'écume ; là où les chaussures s'enfoncent moins et où les pas sont plus faciles que dans le sable sec, dit-on. Je me souviens très bien de ce détail car je portais mes éternelles chaussures

de cuir, un modèle montant, genre militaire comme tout ce qui était officiel à l'époque, et je me disais qu'elles seraient fichues, à marcher comme ça sur la plage, que le sable allait les rayer et les abîmer. Bizarrement, autant j'étais maniaque à leur égard dans la journée, autant, dans ce rêve, je m'en fichais complètement.

Je devais rejoindre une station-service et je savais que je ne verrais personne avant un moment. J'aperçus, au bout de cette plage entièrement close de falaises verticales, ce qui me sembla être un escalier. Je réalisai au moment où je le vis que je n'avais cessé de me diriger vers lui parce qu'il était l'unique issue de mon aventure, sauf à prendre la mer pour aller de l'autre côté, ce qui, dans ce rêve, était exclu. Je m'aperçus aussi à cet instant que je savais déjà tout cela depuis longtemps.

Je continuai donc ma marche les yeux rivés sur cette rampe, sur ces marches. La mer était calme ; grise comme le ciel. J'avancais sans fatigue, un sac sur les épaules. Je pensais à des images de l'ancien temps. Dans un livre, j'avais vu la mer se solidifier, engluer et engloutir ses proies. Ça se passait sur une autre planète que la Terre...

J'avais presque atteint l'escalier quand j'aperçus cette chose, au détour d'un rocher qui l'avait jusque là dérobée à mes yeux.

Ce fut d'abord la masse informe des longues bandelettes noirâtres dont elle s'était enroulée comme une momie, mais abîmées, ces bandelettes, déchirées et percées par endroits, et surtout maculées de sable, qui s'offrit à ma vue. Certaines d'entre elles se ramifiaient à leur extrémité en franges plus fines sur lesquelles avaient poussé des feuilles vert kaki. Puis un énorme tube cartilagineux : l'organe par lequel la bête s'accroche pour avancer, pensai-je, son cerveau peut-être. Ce tronc était surmonté d'une chevelure de ventouses visqueuses, tels des coquillages couleur parchemin, parsemés de tentacules courts.

C'est en voyant cette algue échouée du fond des mers, semblable à un cou de dinosaure et abandonnée sur la rive en compagnie d'une bouteille de Coca-Cola en plastique qui avait perdu son bouchon rouge, que j'eus la certitude que la fin de notre monde était avenue.

J – 90

Vint un 1^{er} avril où cela fit dix ans que je travaillais au ministère du temps, et ce n'était pas une blague.

Ç'aurait été désespérant, plutôt. Mais moins si je me mettais à penser au passé, qu'à l'avenir. Je ne le faisais donc pas : *no future*.

Même s'il prenait toute la place d'une vie, tout le temps d'une journée, j'ai toujours considéré que mon travail n'était pas vraiment réel. Il ne correspondait en rien à ce que j'attendais de mes heures et de mes jours, il a toujours été la corvée que je devais expédier pour me consacrer à quelque chose d'autre que j'appelais par commodité le « reste », en vérité l'essentiel. Sauf que parfois, à la fin de la journée, tout débarrassé qu'on est de l'accessoire, on est trop fatigué pour s'attaquer au principal et qu'il ne reste qu'à s'endormir pour être à l'heure le lendemain.

Il avait donc fallu dix ans pour que l'absurdité de ce raisonnement me saute aux yeux – ou plutôt, que cette révélation qui s'instillait en moi peu à peu, comme une goutte qui se serait jouée de tous les obstacles que j'aurais édifiés entre la vérité et ma conscience, me saturât. L'obstinée goutte a fini par gripper le système en entier ; le calcaire, sans doute, ou quelque stalactite obstruant les galeries du labyrinthe que j'avais soigneusement élaboré pour dérouter cette évidence ont fait que je ne pouvais plus ignorer que ça ne

marchait plus. Comme quand il ne suffit plus de remplacer une pièce, mais qu'il faut changer toute la machine.

J'ai donc fini par basculer. Bien sûr, je n'avais pas facilité le chemin de la goutte, bien au contraire.

Il y avait même eu un temps, au début, où tout ça me plaisait vraiment. Mais j'aurais plutôt tendance à penser, aujourd'hui, que mon unique motivation était le désir de me montrer capable et digne, de faire de mon mieux pour recevoir l'approbation de mes supérieurs. Si j'ai eu souvent par la suite la nostalgie de cet âge d'or dont il a fallu que je me dégage comme d'une chrysalide, c'est qu'il ressemblait à une enfance qui ne reviendrait pas et que je devais forcément perdre.

Malgré tout, j'avais dès le début mis en place un système de divertissements, au sens propre, avec mes « recherches historiques parallèles ». Là encore il était difficile de préciser ce que je cherchais autrement que par ces mots : j'étais à la recherche du passé. Je m'étais assigné une tâche dont l'accomplissement primait sur tout le reste et qui seule marquerait à mes yeux mon véritable avènement. Je crois que je voulais, en quelque sorte, reconstituer ce passé ; la chose est encore plus étrange si l'on sait qu'il s'agit d'un passé que je n'avais pas vécu moi-même. Je lisais durant des heures dans des rayonnages déserts, sous les néons capricieux de la bibliothèque souterraine du ministère, ou à la salle des archives. Que ces recherches, pour les premières d'entre elles, fussent à mes yeux – je m'aveuglais encore de fausses raisons – de nature à améliorer ma compréhension du temps et ma manière de le servir masqua un temps l'ambivalence de ces activités, leur différence de nature, voire leur totale opposition. La chose devint plus claire lorsqu'elles s'écartèrent l'une de l'autre comme des branches et qu'il ne fut plus possible d'ignorer que, toute parasite qu'elle fût, l'occupation qui ne pouvait venir qu'*après* était de loin la principale et que ce que j'en apprenais sur l'autre me faisait prendre cette dernière en horreur. Je finis par

l'admettre : ce travail qui prenait tout mon temps et n'était qu'accessoire, je commençais à le haïr.

Comment un détail peut vous étouffer et vous aliéner à tel point que la goutte frappant maintenant votre tête à intervalles réguliers devient le supplice d'une prison totalitaire qui ne réussit qu'à exacerber le désir, exaucé dès le premier jour de liberté, de tout casser à moins d'exploser vous-même – voilà ce qui m'est arrivé. Telle était peut-être la vraie raison pour laquelle « tout faire sauter » restait à mes yeux l'unique solution.

J – 89

D'ailleurs, au ministère, j'avais accompli tout ce qu'il m'était possible de faire. Non du fait de mon grade, ni même de mes compétences, mais de raisons plus subtiles, de l'ordre de l'impalpable. Ces choses-là se sentent. Si je l'avais voulu, j'aurais pu tout reprendre ailleurs, rien qu'en modifiant quelques détails, et j'aurais réussi, puisque j'avais compris les règles.

Il aurait d'abord fallu que je porte l'uniforme. Que je le porte à nouveau. En théorie, ce n'était pas obligatoire, mais à partir d'un certain niveau, on observait la règle. Parmi les débutants, on reconnaissait l'ambition et la détermination à qui le portait déjà. L'adopter après un certain temps de service était l'indice d'un changement d'état d'esprit, toujours bien vu aussi : démontrant la volonté de progresser et une meilleure prise de conscience, en toute maturité, du devoir à accomplir. Au contraire, *cesser* de porter l'uniforme, à quelque étape de la carrière que l'on fût, était – personne n'en parlait ouvertement, bien sûr – très mal considéré. Ce geste était d'autant plus difficile à assumer aux yeux d'autrui qu'il était forcément analysé comme une *régression*.

Entre le jour où j'avais eu honte de me revêtir de cette tenue (comme je m'en enorgueillissais, autrefois) et celui où je l'ai délaissée pour des vêtements civils, il s'était bien écoulé trois mois. Trois mois pendant lesquels je n'avais cessé d'imaginer à quoi ressemblerait, sans ce morceau de tissu, chacune des situations que je vivais avec ; trois mois à me sentir toujours plus empruntée

dans cette étoffe mal taillée et à m'étonner d'avoir pu trouver, sinon du charme, de la noblesse à ce bleu pétrole luisant et gris d'usure, dont les poignets effilochés par le frottement des bureaux et des claviers d'ordinateur (une tenue, sauf accident, durait trois ans) me sautaient maintenant aux yeux.

Le modèle en avait été inspiré de ceux de l'ancienne armée de l'air, à la différence près que notre combinaison était tout d'une pièce, comme celle des ouvriers d'usines chimiques. Le nom était brodé sur la poche de poitrine ; en dessous, la lettre-code et le numéro du bureau. Ceux qui faisaient le choix d'exercer en civil portaient un badge normalisé sur lequel étaient inscrites toutes ces informations, puisqu'il fallait toujours savoir du premier coup d'œil à qui l'on avait affaire.

Comme il fallait s'y attendre, mon choix de quitter l'uniforme ne fut pas compris pour ce qu'il était : le contraire d'un hasard et le refus de quelque chose qu'il aurait fallu déterminer. Ce genre de considérations, qui auraient exigé d'envisager l'hypothèse de l'éventualité d'un problème, n'avait pas lieu d'être au ministère. On put s'étonner à la rigueur d'un tel geste de la part de quelqu'un qui avait toujours donné satisfaction. Mais la donnée fut simplement enregistrée pour ce qu'elle impliquait objectivement : un fait qui m'interdisait de bénéficier de toute promotion et interdisait à quiconque de m'en proposer aucune. L'inertie, telle était la seule manière du système de tenir compte de ce qui, finalement, s'insurgeait contre lui... Une sanction m'eût été fatale ; néanmoins, cette indifférence molle me révoltait davantage encore que les errements de l'institution. Y voyant le signe de son désintérêt pour sa propre survie, je ressentais face à une telle amorphie une pitié dégoûtée.

J'acquis pour ma part en quittant l'uniforme la certitude qu'une organisation dépourvue de système immunitaire était un escargot mort dont le véritable enjeu avait migré en d'autres lieux. Et une organisation qui a oublié sa raison d'être au point de ne plus la défendre n'est qu'une charogne à la merci des

luttres intestines d'influence qu'elle a laissées se développer en son sein –
comme des vers naissent au milieu des ordures.

J – 78

Autrefois, s'il le désirait, chacun pouvait vivre seul, louer ou même acquérir son propre logement. J'ai lu cela dans plusieurs livres, mais j'ai du mal à me représenter ce qui semblait une habitude toute naturelle. Je crois que je ne sais même pas vraiment, ne serait-ce que tout abstraitement, ce que c'est que d'avoir une maison.

Aujourd'hui, les anciens immeubles ne sont plus entretenus. Nous avons tendance à nous regrouper dans les habitations plus récentes, qui sont tout de même plus sûres. Il reste toutefois possible dans certains quartiers (c'est tout l'objet de la politique de sectorisation de l'habitat) d'élire domicile dans un appartement abandonné : il suffit de se déclarer aux autorités urbaines et de verser, en échange, une modique somme à l'Etat. Personne ne contrôle la sécurité de ces logements dont tout le risque incombe à l'occupant. Malgré le danger, c'est un privilège que de détenir un appartement pour soi et les siens, si l'on a encore une famille. Dans les zones classées en voie d'extinction, personne ne peut venir s'installer ; on attend au contraire que les anciens meurent ou déménagent pour tout raser. Les campagnes de recensement ont lieu deux fois par an. L'immeuble de Virginia fait partie d'une de ces zones, et comme elle est la dernière de son bloc, le bâtiment sera détruit à sa mort.

Au fond, cela m'aurait-il vraiment plu – même si ç'avait été pour être seule, pour avoir une maison à moi – d'aller braver l'interdit pour emménager près

de chez elle, dans un des innombrables appartements libres de son immeuble ? Il est vrai que j'ai joué avec cette idée. Mais ce n'était qu'une tentation théorique, rhétorique même : un faux problème que j'avais soulevé pour l'amour du raisonnement, simplement pour voir ce que j'aurais décidé si... Pour autant, cette décision imaginaire et dépourvue de sens – puisque, de toute façon, c'était interdit – avait une signification : elle dévoilait une vérité que j'avais préféré ignorer. Pourquoi n'avais-je jamais cherché à déménager ? Sans parler même de déménagement puisque l'ensemble de mes possessions tient dans une petite valise, pourquoi n'avais-je jamais eu envie d'aller ailleurs au point d'y aller vraiment ? Si j'enfonçais le couteau plus loin encore, à la source même : pourquoi, malgré les instances réitérées de Rita depuis plus de trois ans, n'avais-je jamais accepté de vivre avec elle, ni avec aucune autre ?

Je repoussais d'ordinaire au lendemain la réponse à toutes ces questions. Mais depuis que j'avais rencontré Virginia, j'avais dû faire face à ce que j'avais jusque-là soigneusement conservé à l'abri de la lumière et qui s'était peu à peu révélé du fait de la nécessité où je me trouvais de m'expliquer à quelqu'un d'autre. Cela se produisait toujours de la même manière. Je ne trouvais souvent rien à lui répondre sur le coup ; ses questions étaient des bombes à retardement silencieuses – de celles qui font tomber les murs, mettent à nu les déchirures de papier peint et les vestiges d'une baignoire en déflorant au plus intime ce qui fut une salle de bains...

Ainsi ai-je commencé à me rendre compte de ce qui m'arrivait quand Virginia m'a demandé si je vivais seule (ce qui était pour elle la manière polie de me demander si j'avais quelqu'un dans ma vie), et que je me suis mise à lui parler de Caïn, de notre appartement et d'Alice.

Souvenirs de J – 2, la nuit

Caïn travaillait lui aussi pour l'Etat pendant la journée, mais ce n'était pas non plus ce qui l'intéressait et dont il venait me parler quelquefois, le soir en général.

Des quatre habitants originels de notre appartement, j'étais la seule à y vivre encore ; les trois autres avaient disparu un matin avec toutes les provisions et l'ancienneté dont je bénéficiai alors me permit de jouir d'une certaine ascendance. J'avais choisi ma chambre, par exemple. Pour la nourriture, chacun s'organisait comme il l'entendait : c'était la seule solution réaliste en cette période de rationnement et de mutation alimentaire. Nous pratiquions aussi le marché noir entre nous, bien entendu, nous spécialisant par la force des choses dans la collecte, l'échange et la revente de certaines catégories de denrées. Théoriquement, il y avait là de la place pour quatre ; mais lorsque nous sommes devenus amis, Caïn et moi (il m'avait été envoyé par les autorités urbaines peu après mes déboires, à la recherche d'un endroit où dormir), nous avons transformé la dernière chambre en salon de lecture et fumoir. Et puis Alice est arrivée dans la troisième chambre, et il n'y eut plus que moi pour utiliser le salon.

Ces visites du soir, je devrais dire qu'avant de les appréhender il fut un temps où je les espérais et même je les attendais... Caïn avait comme moi le sens le plus aigu de la vanité de notre vie, du plaisir, poison amer, qu'il y a à s'amuser quand meurt ce qu'il y a de plus cher, et de ce qu'il y a de plus vain

encore à ne rien pouvoir contre cette impuissance – la vanité s’annulant en quelque sorte elle-même pour devenir tout ce qui restait d’utile sur cette Terre.

Comme les miennes, les « recherches » de Caïn ne servaient, si l’on se place du point de vue d’une efficacité quelconque, strictement à rien. La différence, c’est que lui avait fini de s’interroger, justement : il avait *trouvé* un passé dans lequel il pouvait vivre, ou qui était pour lui le seul milieu viable. Il était dans la nécessité essentielle de cultiver la vanité totale pour vivre. Ses « recherches » consistaient donc en des enjolivements, des améliorations de ce passé qu’il avait choisi pour toujours (et, ce qui le différenciait de moi, qu’il connaissait). Il avait décidé de s’arrêter un jour précis de ses dix-sept ans et de creuser le même moment le plus profondément possible. Tout le reste de sa vie n’avait de sens qu’en tant qu’il rendait ce jour toujours plus parfait.

Et pourtant, l’histoire qu’il m’a racontée n’a jamais pu – tel aurait été son plus cher désir – devenir la sienne. Si je n’y ai joué aucun rôle, j’en suis restée longtemps l’unique dépositaire, administrativement parlant ou presque. C’était, hélas pour lui, le genre d’histoire qu’il eût fallu rendre à temps à son propriétaire (ou à son ayant-droit) pour se donner la possibilité de la partager vraiment. Tout le reste ne fut que mensonge, mirage, présomption et se résumait en somme à la question : si A aime B, comment faire pour que B aime A ?

Souvenirs de J – 1, la nuit

Oui, Caïn savait bien au fond que ce n'était pas son histoire. Mais parce qu'il était encore seul à la connaître et par un caprice des événements du genre à faire croire à ce qu'on appelle « destin » et dire qu'« il n'y a pas de hasard », il avait cru un moment qu'elle l'était en partie devenue. Ou, ce qui revient au même dans ce genre de raisonnement, qu'elle l'avait toujours été. Là résidait l'erreur.

Il commençait toujours à la raconter de la même manière. « Il y très très longtemps, en plein mois d'août, la presse s'était ruée sur une affaire à laquelle aucun grand quotidien n'eût accordé d'importance un mois plus tard, ni même pendant la période creuse de l'été d'après... La disparition de Nestor Blount dans un accident de voiture fournit en effet les gros titres d'une semaine difficile à remplir, et permit de pousser encore plus haut les ventes de *Teddy Bear*, le tube de cet été-là. Michika, la chanteuse, avait en effet été dénichée et lancée par Nestor. »

Cette chanson mélancolique devait son succès à des paroles simples et puériles dont il était facile de sourire, mais qui enchaînaient le cœur de désespoir. Le refrain en courait dans toutes les têtes :

*Ma peau n'est pas peluche
Mais dans mon cœur de mousse
oublié, je suis l'ours
posé sur l'étagère
et qui prend la poussière...*

Caïn avait eu dix-sept ans cet été-là. Une aspiration naïve à l'absolu le faisait mépriser ce qu'il considérait comme des « détails » ou des « choses matérielles ». Il aimait la chanson *Teddy Bear* et ignorait tout de la machinerie commerciale qui se cachait derrière Michika, automate à fonction unique qui ne savait chanter qu'une chanson. Il n'avait même pas l'idée que de telles choses pussent exister, ni qu'on pût faire de l'argent avec la mort d'un homme.

Mais le fait était que l'incertitude planait sur la véritable identité de l'auteur des paroles de *Teddy Bear* et que Suzanne Blount, au nom et en mémoire de son mari mort, avait engagé une âpre recherche en paternité du texte aux œufs d'or. En dépit de ses idées pures, Caïn était fasciné par les détails sulfureux dont regorgeait cette affaire.

C'était un adolescent qui s'intéressait à des choses oubliées, l'antiquité grecque ou les voitures à essence. L'esprit de notre temps ne le touchait pas ; il ne l'intéressait même pas. Il lisait les journaux par devoir, en s'ennuyant, parce qu'il devait en faire le compte rendu à ses grands-parents au repas du soir, « pour son bien ».

Eux le voyaient banquier, il aurait voulu être poète. Il m'a souvent dit que sa vie n'était qu'un compromis. Si l'affaire Blount bouleversa finalement sa vision des choses, la revue de presse du dîner n'en sut rien et lui-même ne le comprit que bien plus tard.

Nestor Blount. Ce fut ce nom qui l'attira et détermina son intérêt pour la suite de l'anecdote. Nestor était l'artiste mystérieux qui avait fait de sa vie une

œuvre en l'ensevelissant au moment ultime d'une poudre scintillante dans un bruissement de baguette magique. Ting !

Toutes les thèses furent avancées par les enquêteurs, mais – conclusion rituelle des journalistes – « le mystère demeurait » voire « s'épaississait ». Les articles commençaient invariablement par rappeler les faits, puis discutaient de l'accident, du suicide, de l'enlèvement, du complot, et même du meurtre.

Nestor Blount (célébrité du monde du spectacle, impresario, agent artistique, auteur-compositeur) rejoignait son domicile après un voyage d'agrément. Il avait « trouvé la mort » (la mort qu'on trouve toujours, mais qu'on ne perd ni ne retrouve) le quinze août vers deux heures trente, sur une petite route à lacets.

La voiture était venue s'écraser contre un des platanes qui marquaient le virage après les dernières maisons d'un village perdu. Nestor roulait largement au-delà de la vitesse maximale autorisée. Dans la Jaguar MK2 bleu marine, Suzanne Blount, sa femme, dormait sur la banquette arrière. Elle avait réchappé du véhicule en flammes et donné l'alerte.

En définitive, la même idée revenait toujours : Suzanne Blount affirmait que Nestor ne se trouvait pas à la place du conducteur lorsqu'elle s'était redressée pour sortir de l'habitacle. La voiture brûlait. Elle ne vit pas Nestor.

Ce que les journaux ne surent jamais, car ils l'auraient dit, ce qui rendait toutes leurs hypothèses bancales, ce qui les remettait toutes en question, Caïn ne le savait pas non plus, à l'époque. C'est qu'au jour de l'accident, Suzanne Blount était enceinte.

« Et comprends-tu, Shoe, où je veux en venir maintenant ? »

Caïn concluait ainsi la première partie de l'exposé.

« Parce qu'à partir de là, on peut tout imaginer et on comprend encore moins.

Suzanne Blount (ou son corps) se souvient du choc qui l'a projetée de la banquette sur le plancher de la voiture. Ensuite, elle s'est réveillée.

L'absence de simultanéité de ces deux faits (le choc de la voiture contre l'arbre et son réveil à elle) ressort à tous les coups de son témoignage, même s'il a été mille fois réécrit par les journaux. Non que Suzanne en souligne expressément la dissociation temporelle, ni même logique. Mais des phrases qu'elle emploie, il est absolument impossible de déduire une quelconque coïncidence du choc et du réveil ou un lien de cause à effet entre le choc et son réveil. »

Cain développait alors l'analyse selon laquelle c'est le seul esprit du lecteur qui établit ce lien et comble spontanément ce qui lui paraît être une aporie – tant il est évident qu'un passager endormi dans une voiture est forcément réveillé lorsque le véhicule heurte un obstacle en pleine vitesse. C'est étonnant, pourtant il n'avait jamais lu, en toutes lettres, que Suzanne eût dit par exemple : « le choc me réveilla » ou « je me réveillai sous le choc ». Elle disait : « je sentis un choc et me réveillai », ou encore : « Le choc fut terrible. Je me réveillai ».

« Pourquoi Suzanne n'a-t-elle jamais établi ce lien que machinalement le premier venu *rétablit* ? N'est-il pas abusif de raccourcir ainsi sa pensée ? Le respect de ce détail ne semble pas avoir attiré activement l'attention des journalistes. D'ailleurs, rien que le fait qu'ils aient retranscrit cette réticence sans en chercher la cause est troublant et je ne peux m'empêcher de voir là une bizarrerie – un index désignant le tiroir secret d'un meuble truqué, le commencement du commencement de quelque chose qui pourrait avoir de l'importance. Tout le reste est flou, pourtant cette précision existe : là gît le mystère. »

Lorsque les secours ont atteint la voiture, elle fumait encore. Elle avait explosé entre temps. On avait entendu la déflagration plusieurs kilomètres au-delà. L'arrière de la Jaguar avait été pulvérisé et le réservoir avait été projeté vingt mètres plus loin. Près du platane assassin, on retrouva des débris de métal et la carcasse toute diminuée. Aucune trace de corps, ni dans l'épave ni aux alentours. Tout ce qui restait de Nestor, c'était le squelette métallique de la poignée de la serviette dans laquelle il transportait ses papiers, et qu'on retrouva sous les pédales. Cette poignée, par la suite, fut vendue aux enchères.

Sa dépouille ne pouvait qu'avoir été totalement carbonisée. Si Suzanne n'avait pas vu son mari lorsqu'elle s'était redressée en s'appuyant sur les sièges avant, c'est forcément que le corps de Nestor s'était déjà affaissé entre le volant et les pédales.

Avait-elle pris appui sur le siège du conducteur pour se pencher vers le volant et voir ce qu'il en était ? Non, à cause des flammes, répondait-elle. Eh bien voilà. Il ne fallait pas avoir de remords : Nestor était mort sous le choc. Causalité directe. C'était impossible autrement.

Suzanne était donc veuve et la succession fut réglée.

Ce que le public en retint, ce fut le procès qu'elle intenta contre Michika et ce qu'elle obtint de droits sur *Teddy Bear*. Il fut même prétendu que le manuscrit original de la chanson (le brouillon, avec les ratures) se trouvait dans la serviette. On trouva l'épouse admirable... Mais comment aurait-elle pu se nourrir ainsi des cendres d'un cerveau, si ce n'était pour son enfant à naître ? Comment personne – sans parler de deviner cette justification totale – n'a-t-il jamais eu l'idée d'une explication plus noble ? Comment avons-nous pu nous contenter d'une raison d'argent ?

Alors que la solution absolue, celle qui d'un coup remet à leur place toutes les pièces du puzzle et permet une relecture parfaite de l'histoire, celle qui permet de la raconter sans accroc de vraisemblance...

« Mon imagination avait échafaudé toutes sortes d'hypothèses », poursuivait Caïn. « Si fantasque qu'elle fût, elle n'avait pas même approché la simple vérité. Aujourd'hui, j'affirme que la véritable question n'était pas celle de savoir pourquoi Nestor Blount avait organisé sa disparition (ce qu'alors j'exprimais par : « comment expliquer la mort de Nestor ? »), mais celle-ci : Nestor aurait-il disparu, de quelque manière que ce soit, s'il avait su qu'il attendait un enfant ? Ou mieux encore, formulée dans son objectivité tranchante : savait-il qu'il attendait un enfant ? »

Car Suzanne, d'après Caïn, ne pouvait pas ne pas avoir de doute à ce sujet. D'après les informations qu'il avait trouvées dans d'autres articles, elle donna sept mois plus tard le jour à une petite fille.

« Il y a plus de dix ans, Michika est morte d'une overdose. On l'avait oubliée. Elle avait eu, une fois, le rôle principal dans un film et elle était devenue héroïnomane. On écrivit, dans un chœur de trompettes, que la mort de Nestor l'avait 'brisée', qu'elle avait 'donné le signal de sa déchéance', que Michika n'avait pas 'survécu à celui qui avait tracé pour elle le chemin de la gloire'. On rappela à cette occasion l'accident de Jaguar, histoire d'allonger sa nécrologie de quelques lignes. Ce fut la dernière pièce que je compilai au dossier. Depuis, le nom de Nestor Blount n'a plus à ma connaissance jamais été cité nulle part. »

Il pouvait gloser sur cette histoire pendant des heures pour me démontrer que Nestor ne pouvait *pas* être mort. J'avais fini par la connaître par cœur.

Mais ces soirées – et nos relations en général – avaient périclité après l'apparition d'Alice dans sa vie et dans notre appartement, à compter de laquelle cette histoire de voiture de collection s'était désagréablement

transformée en secret à cacher. Pourquoi Caïn aimait-il Alice ? Pourquoi C aime-t-il A ? Simplement parce qu'il est convaincu, sans lui en avoir jamais parlé, qu'elle est la fille de N ? Même s'il est impossible de répondre à la question de savoir pourquoi X aime Y, j'imaginai qu'elle se la poserait aussi de multiples manières, A, le jour où elle comprendrait tout... : « Pourquoi n'avoir rien dit pendant si longtemps ? Et qu'aimait-il au juste, mon histoire, ce qu'il en rêvait ou moi-même ? Et surtout, pourquoi avoir compliqué quelque chose qui aurait pu être très simple ? »

Et moi, ne me rendais-je pas complice de cette intrigue rocambolesque d'amour prédestiné en acceptant qu'Alice vienne habiter dans cet appartement ?

J – 68

- Et toi, tu savais conduire une voiture à essence ?, demandai-je à Virginia un soir que nous prenions le thé sur son balcon en regardant la rue vide au dessous de nous.

En théorie c'était dangereux, parce qu'on pouvait (peut-être) me voir du ministère. Au point où j'en étais, je m'en fichais. Quant à Virginia, est-ce que les autres pouvaient la voir ? Mystère.

Il y avait des choses que je ne pouvais pas, et d'autres que je n'avais pas envie de vérifier.

- Oui... La dernière fois que j'ai conduit, j'avais vingt-sept ans. Je revenais du travail – je travaillais dans une école, au début –, c'était en fin d'après-midi, au début de l'été. Le chemin du retour passait par la forêt. Je roulais toutes fenêtres ouvertes, grisée par la vitesse. Le soleil filtrait au travers des feuilles, transformant les trouées d'arbres en rayons de lumière céleste, en points scintillants de grâce. J'ai arrêté la voiture un instant et quand je suis rentrée à la maison, j'ai trouvé ma mère pendue dans l'escalier. Après, j'ai arrêté de conduire... mais ça ne veut rien dire, tu sais, être au volant d'une voiture, ça faisait partie des choses vraiment agréables... Toutes ces voitures de plus en plus puissantes nous ont aussi conduits là où nous sommes, naturellement. A ce moment-là, c'était rudimentaire, la mécanique était encore le plus important. Plus tard on a commencé à penser au confort,

à la climatisation. Les voitures ont changé d'objet. Elles qui avaient été conçues pour explorer le monde, elles sont devenues des mondes en soi. Elles n'ouvrent plus la voie et on en ferme les fenêtres. Ce sont des univers clos. La climatisation, toujours. Et puis, la conception même de la responsabilité individuelle a changé, avec toutes ces questions de sécurité... La question de la limite au-delà de laquelle l'individu décide librement du risque qu'il veut courir, c'est dans le domaine de l'automobile qu'elle est le plus troublante, puisque c'est un des rares activités humaines à faire encore l'objet d'une réglementation en matière de sécurité. Je me demande d'ailleurs s'il n'y a pas un sens caché à cela... Qu'en penses-tu ? Tout le monde se fiche que les plafonds nous tombent dessus en pleine nuit mais on ne peut monter plus dans une voiture sans mettre une combinaison anti-feu. Avec ces normes de plus en plus strictes, les fabricants de combinaisons sont contents, le marché est tenu de toutes parts, aucun risque de contestation... Sauf que, comme il est prévisible quand les choses atteignent un tel degré d'intrication, quelque chose se met à gripper, les règles deviennent impossibles à appliquer et c'est la révolte de ceux qui font vivre le système en payant sans en profiter... Les conducteurs n'ont-ils pas manifesté récemment ? J'ai cru en voir de ce balcon... Contre les armures trop étanches, neutralisant tous les effets de la climatisation, si je me souviens bien... »

J'acquiesçais comme toujours et ne trouvais rien à lui répondre, lui donnant la réplique minimale pour qu'elle poursuive, et puis le soir j'y repensais et je me rendais compte qu'elle avait raison, qu'elle m'ouvrait les yeux au-delà de mes songes et me donnait les moyens de voir ce que j'étais incapable de discerner.

« Et tu sais, Shoe (continuait Virginia en pensée, car elle savait bien qu'il ne fallait pas m'en dire trop à la fois, et m'habituer progressivement au monde tel qu'il était, tellement étranger à mes idées, à ce qui me faisait *croire qu'il était comme il devait être*, je savais, donc), qu'il faut être devin pour prévoir à quel moment les choses vont basculer. Et pour maintenir un équilibre sur une crête il faudrait être doué d'une vision du système à la fois globale et

rigoureusement précise... Il faudrait pouvoir apprécier à leur échelle exacte le poids et calculer les implications de tous les paramètres en même temps... Surtout, il faudrait être doté d'une prescience telle qu'elle permette d'arrêter à temps l'énorme machine en tenant compte aussi du chemin qu'elle parcourra encore toute seule grâce à sa force d'inertie. Faire en sorte, donc, que les répercussions des décisions en cours la mènent et la laissent exactement au faîte de la falaise. C'est tout cela aussi qu'il faut connaître quand on veut faire une révolution... L'erreur serait d'attendre d'avoir atteint le point limite pour tout arrêter. Estimer à sa juste valeur l'énergie produite par le système pour s'entretenir lui-même suppose bien sûr une parfaite science de ses rouages, mais relève surtout d'un sens beaucoup plus subtil de la prédestination, d'une intuition incalculable... Je n'ai connu qu'une seule personne douée de cette faculté : celui qui se faisait appeler HMA. »

J – 67

Notre supérieure hiérarchique, Tania, avait un matin réuni tout le bureau pour annoncer que nous allions préparer une nouvelle loi sur le temps. Elle nous avait fait part des instructions qu'elle avait reçues de ses propres supérieurs et nous avait expliqué comment les choses allaient se passer. La première étape consisterait en l'organisation de groupes de travail qui feraient toute la lumière sur des thèmes précis. A la fin de cette phase de réflexion, d'une durée d'environ trois semaines (Tania, apparemment, n'avait pas d'informations précises sur les délais), les comptes rendus des travaux « permettraient l'élaboration de la loi ».

« Tu veux dire que nous n'allons pas la rédiger nous-mêmes ? », lui avais-je demandé, déjà prête à m'insurger contre une façon de procéder qui réduisait notre unité au statut de gratte-papier alors qu'il nous appartenait, en théorie, de concevoir et d'écrire tous les textes de loi du ministère du temps.

Mais Tania n'appréciait guère les questions précises d'apparence anodine, posées sous le prétexte de l'organisation du travail et qui en soulignaient le point précis d'incertitude sur le fond... C'est que je n'avais jamais supporté de laisser planer un silence auquel on demande trop ; et en exposant ainsi mon opinion, je m'exposais moi-même à la désapprobation des supérieurs qui détestaient avouer ne pas savoir. Tania répondit donc par une circonvolution répétant ce qu'elle venait d'expliquer. Alors que la réunion tirait vers sa fin, on n'avait toujours pas abordé l'essentiel :

« Et... quel sera exactement l'objet de cette loi ? »

J'avais mis longtemps à comprendre que toutes ces consultations, demandes d'avis, études ou expertises qu'on exigeait de nous comme de la plus haute importance et dans l'urgence n'étaient que mascarade et faux-semblants ; qu'une bonne idée n'avait de chances de percer que si elle venait d'un très haut fonctionnaire, ou, si c'était la nôtre, uniquement par hasard (des fiches de chiffres inversées par erreur dans une négociation, par exemple, et c'est l'hypothèse B qui l'emporte alors qu'on avait prévu de défendre l'hypothèse A), et toujours au prix d'un renoncement à sa paternité. Faire croire à quelqu'un qu'il a n'a jamais eu d'autre idée que celle que vous venez de lui suggérer était donc le seul moyen de la faire passer. La prétendue loyauté dont on nous abreuvait tous les matins, l'engagement total que l'on exigeait de nous étaient entièrement d'exécution. Si l'on nous demandait quelquefois d'émettre une proposition, c'était uniquement pour nous rassurer nous-mêmes sur notre capacité à réfléchir et nous faire croire qu'elle était reconnue, non pour en tenir compte d'une quelconque manière.

Il fallait être lucide : tout se faisait en dehors de ceux qui étaient censés le faire et sans qu'on sût par qui. J'imagine, pour ma part, qu'une ou deux personnes dont on n'avait jamais entendu parler élaboraient à elles seules la politique du temps. « Bureau des lois » n'était qu'une pancarte sur un décor de théâtre. Si miraculeusement quelque chose s'organisait, c'est que tout avait déjà été décidé dans les moindres détails, ailleurs. La procédure n'était qu'un échafaudage factice, une formalité pénible et nécessaire que l'on observait parce qu'elle avait l'avantage de nous faire croire que nous servions à quelque chose. Nous supprimer eût été impensable, car la vérité trop dure à admettre : depuis des années, on nous avait entretenus à broyer du vide et trop de monde y avait cru... Nous donner un véritable rôle aurait été impossible aussi. Il y aurait fallu une volonté surhumaine au service d'un objectif désintéressé dont les hommes n'étaient plus capables. Qui aurait

accepté de partager le pouvoir avec d'autres, de renoncer à une parcelle de ses privilèges ? Rendre cela possible, voilà qui aurait été la vraie révolution.

J'en étais arrivée à cette encore confuse, mais profonde conviction : aucun mobile rationnel – la séparation des pouvoirs, le contrôle des décisions par exemple – n'aurait jamais été assez puissant pour amorcer une telle rupture. Il aurait fallu pour cela une raison secrète, cachée, plus forte que tout et sans rien à voir avec ce système qui repoussait le changement de toutes ses forces – un changement aussi incompatible avec ses principes que l'huile et l'eau sont non miscibles. Paradoxalement, seule une raison qui lui était étrangère pouvait lutter efficacement contre l'institution, non en s'y attaquant pour ce qu'elle était, mais comme à un objet de substitution purement apparent – exactement comme on cogne sur un punching-ball pour ne pas tuer son père ou sa sœur. Qu'importe, si le résultat est atteint ?

Une telle force, il faut se détacher totalement de ce que l'on combat pour l'avoir. Il faut n'avoir plus qu'elle...

« L'objet de la loi n'a pas encore été communiqué », me répondit Tania.

J – 66

- Autrement, tu as toujours été aussi sensible, comme ça, à ce qui se dégage d'une personne ?, m'interrogeait encore Virginia.

- Oui... Il suffit de peu – c'est-à-dire d'un détail – révélateur, comme tu dis, de l'ensemble d'une personnalité, pour que je puisse avoir envie de quelqu'un. Il suffit d'une chose. Dans ce cas précis c'était le parfum ; je ne dis pas qu'il n'y avait que le parfum, mais c'est sûr, et puis aussi – tu vas trouver ça idiot – j'ai adoré la forme de son nez. Un nez aquilin comme celui d'une sculpture de marbre blanc, digne de Vénus ou d'une impératrice. Oui, je sus qu'il était possible de faire l'amour avec elle ; elle n'était pas de ces femmes de givre, froides et cassantes stalactites qu'on imagine se briser comme des baguettes si on les serre un peu trop fort sous les doigts. Elle avait quelque chose dans la voix, comme un chuchotement empreint de sensualité, une promesse de jouissance. Comme toujours dans les rêves, nous avions rendez-vous quelque part où il se révélait impossible de se rendre... Dans un parking à plusieurs niveaux, ou quelque chose de ce genre. Je me perdais, je faisais des rencontres qui me retardaient, je m'apercevais que je n'avais pas mes chaussures... Elle m'avait fait comprendre que son corps m'était acquis et je l'imaginai nue... Elle portait un ensemble de lin blanc dont il était facile de la déshabiller en pensée ; elle voulait que nous fassions l'amour, pas seulement en rêve, et pourtant je ne la trouvais pas dans les

étages : mais l'envie que j'avais d'elle suffisait, curieusement, à combler ce que j'en attendais...

- Et où en es-tu de tes amours ?

Virginia m'avait demandé de lui rapporter du whisky. Je remplis à nouveau nos verres, avant de lui répondre avec réticence :

- Rien. Toujours avec Rita.

- Elle est amoureuse ?

- Elle voudrait que je vive avec elle ; je n'ai pas envie, je n'aime pas trop ça, tu vois, j'ai l'impression qu'on veut m'attraper...

- Peut-être que tout simplement tu ne l'aimes pas assez, suggéra Virginia en me regardant comme si son œil unique avait parlé.

Je n'avais jamais conçu l'amour comme une vie ensemble. J'avais organisé la mienne de façon à réduire au minimum toutes les contraintes matérielles ; j'avais l'entassement en horreur. L'ensemble de mes biens tenait dans une petite valise qu'il suffisait que j'emporte pour tout recommencer ailleurs, et personne ne m'avait jamais assez enthousiasmée pour me donner envie de renoncer à cette valise... C'est encore ce jour-là, chez Virginia, que la vérité continua à se frayer un chemin vers ma conscience. Elle, ne comprenait pas : qui étais-je, pour me plaindre d'être aimée autant ? Sa vie avait été tout autre. Elle avait été amoureuse d'un type qui se servait d'elle, vraisemblablement, un des dirigeants d'HMA qui s'était évanoui un jour en la laissant derrière lui. Elle avait voué sa vie à lui faire plaisir, lui avait servi de couverture, avait acheté des livres de cuisine (il y en avait une étagère entière) pour apprendre les recettes qu'il aimait. Je m'en voulais de lui faire de la peine.

- Je n'en sais rien. Certainement. Oui, Rita est quelqu'un de bien, poursuivis-je distraitemment, tout en suivant une autre idée qui filait et s'effiloçait dans les couloirs de ma tête comme une bille de mercure dans un

labyrinthe, et qui avait trait, je le savais, à l'identité précise de la femme de mon rêve...

- Si tu veux, tu peux lui dire de venir dîner un soir, proposa Virginia en vidant son whisky. Comme ça, je pourrais te dire ce que j'en pense, si ça t'intéresse...

Je la remerciai dans un bredouillement vague. Rita s'était bien sûr montrée curieuse de connaître la femme au thé. Le problème, c'est que j'aurais eu envie de lui présenter Alice.

J – 65

Deux jours après la réunion, nous avons eu connaissance de la répartition des groupes de travail de la loi sur le temps. C'était d'une évidence à pleurer. Le groupe le plus prestigieux était chargé de réfléchir à l'heure ; un autre à la minute et le dernier à la seconde. Le bureau des lois devait dresser les comptes rendus de chaque réunion et le rapport final. Tania s'était chargée de l'heure, et m'avait attribué la seconde, sur ma demande. J'avais pour la seconde une affection particulière. Dans un dernier soubresaut d'enthousiasme, j'avais soupçonné, malgré le battage propagandiste qui avait été fait autour de l'heure, que le véritable cœur de la loi girait, en toute efficacité et discrétion, dans le battement sec de la trotteuse. Je me trompais évidemment de A à Z.

« Les jours et les mois, ce sera peut-être pour plus tard », avait précisé Tania.
« Apparemment, ils ne se sont pas encore posé la question. Tenez-vous prêts pour demain, à deux heures. Les trois groupes se réunissent en même temps. »

J – 64

Organiser les trois réunions en même temps, c'était certainement pour éviter les fuites et que les groupes ne s'influencent les uns les autres – ou alors pour donner l'illusion que c'était possible ?

Celle à laquelle j'avais assisté avait duré plusieurs heures, et j'avais préféré me débarrasser du compte rendu tout de suite après. Il était tard, je rentrais à pied par l'extérieur en shootant dans des cailloux.

Je n'avais pas encore osé dire à Virginia ce que je faisais vraiment... Elle se faisait encore une si haute idée des ministères... Et puis, si j'avais tout révélé, quelle excuse aurais-je eu de n'avoir encore rien tenté pour que ça change ? A Caïn, j'aurais pu raconter combien je trouvais tout ça lamentable... Aux scribes administratifs de mon espèce (j'avais noirci de mes notes plus d'une dizaine de pages) était dévolu un rôle muet. La partition était tenue par les ténors des écoles scientifiques de la seconde, qui s'étaient lancés dans la défense de leurs idées respectives. Dès le début, la machine s'était enclenchée : les engrenages s'étaient entraînés tel un mouvement d'horlogerie perpétuelle et quatre heures avaient filé sans qu'on ait avancé d'un pouce, chacun ne retenant de tout cela que le ravissement d'avoir eu l'occasion de s'exprimer. Mon compte rendu consignait le résumé des thèses en présence. Il n'innovait en rien. Eviter les fuites ? Pour ce qu'il y avait à divulguer comme informations, autant recopier un article de l'encyclopédie en consultation libre à la bibliothèque universelle et le placarder sur les murs de la ville.

Comme toujours quand je marchais à l'air libre, je disciplinais mon souffle dans l'atmosphère irrespirable. Je croisais sur mon chemin des magasins désaffectés et je me disais que j'étais comme en vacances, que j'étais en vacances, même ; comme chaque fois que j'empruntais ce chemin, je calculai le temps passé depuis que j'avais commencé à travailler. Plus de dix ans. Même les noms des rues avaient changé. Je me souvins d'un professeur qui nous avait dit qu'il ne voyait pas les années passer parce que les étudiants, en face de lui, avaient toujours le même âge... C'est ce qu'on appelle le trompe-l'œil temporel ; on en avait parlé à la réunion, et j'aimais bien cette notion.

Un ou deux platanes avant notre immeuble, je le vis. Il était face contre terre, tombé de tout son long sur le sol, abattu d'une balle dans le dos, corps désarticulé, tête déjetée sur l'angle du trottoir. De sa blessure à l'épaule s'échappaient des bandes de mousse déchiquetée ; un morceau d'armature métallique pointait dans l'échancrure... Je crus voir un ruisseau s'épancher de sa peluche (rouge à coup sûr, comme du jus de tomate ou du sang), et reconnus finalement un de ces fauteuils en forme d'ours énormes dans lesquels on s'assied et dont les bras vous soutiennent, littéralement. Un modèle assez récent, dont on avait dû se débarrasser sans états d'âmes quand il avait fait faux bond, à cause d'un trou, d'une déchirure qu'on n'avait pas pris la peine de recoudre... A mesure que les réseaux souterrains se généralisaient, la surface de la Terre faisait office de poubelle. Une lésion dans ma chair béa, inondée aussitôt de tristesse absolue. « Et dans mon cœur de mousse »...

J – 63

Le lendemain matin, je me dis que je m'étais laissée aller à trop de sentimentalisme. J'avais oublié mon dessein initial, j'avais dévié sur des chemins d'affection en refusant de m'avouer que j'éprouvais bien de l'amitié pour cette créature difforme, ce monstre humain... Lorsque j'étais dans cet état, je ne me rendais même pas compte de l'illégitimité de mes pensées.

Il fallait revenir aux choses sérieuses. Il fallait qu'elle me livre des informations, que je lui demande enfin si oui ou non elle pourrait me donner le signal de la mise à feu, quand tout serait prêt à sauter. Les jours passaient et je n'avais rien fait.

J'avais réfléchi. Il faudrait commencer par dérégler toutes les pendules d'amplitude infinitésimale du ministère. Censées rappeler en permanence leur devoir aux fonctionnaires du temps, elles étaient placées, à tous les troisièmes croisements de couloirs, à côté de fontaines à eau plaisamment dissimulées sous des coffrages figurant des clepsydes. Presque personne ne sachant plus ce qu'était une clepsydre, c'était à se demander si cet artifice décoratif relevait de la décision politique ou d'un pouce effeuillant la tranche d'un catalogue pour laisser au hasard la responsabilité du modèle.

L'impératif était le suivant : il fallait que les lieux soient vides. Sous-entendu : pour que la bombe éclate. On aurait pu en profiter pour faire sauter quelques indésirables, mais je voulais seulement m'en prendre à

l'origine du système. Il fallait résister à la grande tentation de se tromper de cible, sous peine d'employer contre ceux qui nous dirigeaient les mêmes armes mesquines qu'ils utilisaient à notre égard. Le reste serait de toute façon automatiquement dépoussiéré par la suite.

Détraquer les pendules pour vider le bâtiment avant l'heure réglementaire. Ce préalable, tout prosaïque qu'il semblât, savait déjà les fondations idéologiques de l'institution. C'était faire le pari qu'à dix minutes près, personne ne s'apercevrait de rien. Donc que le temps – le cycle incontestable du temps – n'était pas inscrit en nos corps, comme ils voulaient nous le faire croire. Et c'était le démontrer par l'absurde, en illustrant le fait que loin de ressentir le temps comme une « chose essentielle », nous étions devenus des automates assimilant sonnerie à sortie, des machines qu'on programme, incapables de réagir à l'inattendu, d'identifier l'inhabituel. Bref que tout cela relevait de la convention et non de la nécessité. Mais là aussi, on affinerait la théorie après : pour l'instant, c'était le principe dit « de l'horloge interne » qui était bel et bien combattu. Je voulais réhabiliter le droit de chacun à l'individualité subjective du temps : rétablir le droit de porter ou de ne pas porter une montre-bracelet, de la faire avancer ou retarder ; démontrer que le temps d'un homme n'est pas forcément égal au nombre d'heures qu'il a données à la société, ni même vécues. (L'interdiction de porter la montre, soit dit en passant, m'arrangeait bien pour l'instant : personne ne pourrait vérifier l'heure qu'il serait réellement, le jour *J*.)

Seule la sonnerie marquant la fin de la journée assurait l'évacuation complète du bâtiment, parce qu'elle annonçait le début, dix minutes plus tard, de la désinfection automatique. Cette opération durait exactement cinq minutes : on diffusait dans chaque bureau des gaz antibactériens dont le parfum artificiel les rendait nauséabonds – ce qui n'empêchait pourtant pas l'odeur de poussière accumulée dans les tuyaux de dominer toujours. Dix minutes d'évacuation plus cinq minutes de désinfection soit quinze minutes, c'était trop peu pour agir ; en détraquant les pendules, je porterais mon temps

d'action à vingt-cinq minutes, ce qui, avec une bonne préparation, serait largement suffisant. Pour éviter toute erreur, j'avais imaginé, depuis la vision providentielle que j'avais eue de la cantine, que Virginia – ou quelqu'un d'autre, cela n'avait jamais été très précis, un complice – pourrait m'assurer de son balcon que les portes avaient été bien fermées et qu'il ne restait plus personne au ministère, avant que je ne « mette le feu à la mèche » (encore une fois, je n'avais pas vraiment d'idée sur la manière dont j'allais métamorphoser ces belles images en réalisations tangibles).

J'avais pensé qu'une conversation sur HMA serait une bonne entrée en matière pour évoquer mes projets, mais Virginia avait la manie de commencer ses réponses en reprenant à l'origine des choses ; je n'ai jamais su dire si c'était volontaire, comme une grandeur d'âme de me donner ce que je ne pouvais lui demander sans dévoiler ma duplicité.

« Je me suis fait recruter par HMA quand j'avais trente ans », reprit-elle cette fois-là. « Cette vieille organisation se réclame, comme tu le sais peut-être, de l'esprit de mouvements de résistance de la seconde moitié du vingtième siècle. Le combat s'est élargi, peu à peu, à toute forme de combat contre l'injuste, l'absurde et d'arbitraire. Ici, les choses ont pris une forme souterraine, ce qui n'était peut-être pas tout à fait conforme à ce que souhaitait HMA, au départ... Tu me diras qu'il y a des absurdités nécessaires parce qu'elles sont poétiques, mais je ne te parle pas de ça... L'absurdité que nous combattons n'est pas celle du non-sens, mais celle de l'insensé, de la bêtise absolue... ; à l'échelle universelle, un enjeu de vie et de mort dont la stratégie ne dépasse pas celle d'un jeu de cour d'école, du genre *c'est celui qui le dit qui l'est*. Voilà exactement ce contre quoi HMA voulait lutter, à l'origine. Les choses ont tourné autrement après son départ. Car il a disparu sans laisser de traces, ça on en est sûr, même si personne ne savait vraiment qui il était ni qui il n'était pas... Après son départ, le groupe est devenu un rassemblement doctrinalement déliquescents de toutes sortes d'opposants à tout. Nous étions passés à l'action directe, mais sur des points isolés, sans

plan d'ensemble. Ce que tu m'as dit du dynamitage dans lequel a péri Wolff ne m'étonne pas ; c'est typiquement le genre d'enfantillage qu'HMA aurait trouvé inutile et néfaste. Sauf qu'évidemment, la formule magique, le théorème des libertés, on l'attend toujours je suppose. En attendant, les gens s'impatientent, il leur faut du concret. Alors on fait sauter des maisons vides pour qu'il se passe quelque chose. De toute façon, tout ça est tellement dépassé, non ? De quoi parlez-vous maintenant, en réunion ? »

J'ébauchai un geste vague sur lequel elle enchaîna.

« J'imagine : rien de précis, les habituelles diatribes contre le régime, entre tabac et alcool de contrebande. Et pourtant, c'est triste à dire, mais c'est tout ce qu'il nous reste de précieux, cette minuscule étincelle de révolte – que dis-je, le fait même d'oser envisager se poser la question : le monde doit-il obligatoirement être ainsi ?... Oui, c'est dans cette seule audace (d'un degré proche de zéro, tu m'avoueras) que réside tout ce que la Terre a gardé de sel, aujourd'hui. Transformer cette audace en ardeur : voilà ce qu'il faudrait. Lui, HMA, il avait les deux... Je ne parle pas pour toi, évidemment », dit-elle alors d'une voix aussi douce que possible en me pressant le bras et en se trompant sur la cause de mon embarras. « Je sais que tu es capable de tout. Et puis, j'ai perdu le contact il y a des années, depuis que je ne peux plus me déplacer... Dis-moi, qu'avez-vous décidé ? Comment avez-vous fait pour me retrouver, d'ailleurs, puisque le groupe n'a pas d'archives ? Un recouplement de numérotation ? Le 212 était resté trop longtemps manquant ? Savais-tu que dans les anciens couvents, c'était pareil ? Les religieuses se transmettaient leur matricule au fil des sorties et des entrées en religion, si bien qu'un numéro n'appartenait à aucune en propre et qu'il ne restait jamais vacant... »

Jamais, sur ces sujets, Virginia n'attendait mes réponses, elle qui s'entendait à merveille à me questionner. Voulait-elle m'éviter de m'empêtrer dans le mensonge ? Attendait-elle le moment propice pour me dénoncer, ou cela lui était-il égal ? Voulait-elle me laisser libre ou, plus encore, me préférerait-elle

libre de tout, y compris d'HMA ? Je n'ai jamais pris le temps de le savoir, pour des raisons futiles et d'une superficialité qui aurait dû m'éclairer sur la qualité de cette amitié qu'au fond de moi je refusais. Elle avait des manières un peu affectées qui m'agaçaient bêtement, parce qu'elles me rappelaient Rita. Vers la fin, elle m'énervait, mais j'aurais dû comprendre que sa tyrannie et ses caprices étaient les cris de désespoir de celui qui ne s'est toujours pas, qui ne s'est jamais fait à tant d'injustice et qui se rend compte que tout va pourtant s'achever dans la plus suprême de toutes : sa propre mort.

Souvenirs de J – 5 ; J – 63 (suite)

... Quand je pense que j'ai mis un temps fou à voir qu'elle n'avait pas les yeux noirs ; c'est seulement le tout dernier jour que je l'ai remarqué. Ainsi, tandis que d'ordinaire je la regardais toujours du fond d'un fauteuil, dans son salon, ou quand elle venait m'ouvrir la porte, à contre-jour, dans le petit recoin sombre de l'entrée, ce jour-là seulement, je m'étais penchée sur elle qui était couchée. Pour la première fois je l'avais dévisagée en face, et sous la lumière artificielle, j'avais vu qu'elle avait les yeux clairs. Moi qui ne voyais la plupart du temps qu'en noir et blanc, je les avais vus verts.

Changer de point de vue, au sens propre, se déplacer autour d'un échiquier ou d'une personne permet d'en avoir une connaissance plus complète. La somme des points de vue approche la réalité et peut-être aussi la vérité : voilà ce qu'elle n'avait jamais cessé de me dire, au fond.

Et par cette vision qu'elle m'offrait de partager, comme si elle avait toujours tout su de moi, j'ai fini par comprendre que j'avais agi comme une insensible... Parce que je croyais, à tort ou à raison, que je pouvais tout lui dire, j'avais presque oublié que ce que je disais pouvait la blesser. J'avais presque oublié qu'elle était un être humain – et en même temps je ne pouvais ignorer l'importance qu'elle prenait dans ma vie, tout ce qu'elle m'avait apporté déjà.

Mais cela je ne l'ai compris vraiment qu'après et nous n'en étions pas encore là ; après notre discussion sur HMA, elle s'était levée pour aller chercher sur l'étagère aux chats une boîte en bois dont elle avait fait coulisser le couvercle de l'ongle avant d'agiter sous mon nez un trousseau de clefs de toutes sortes. « Tiens, c'est pour toi. On ne sait jamais, cela pourra t'être utile. » Une petite étiquette de carton était accrochée par un fil à l'une des clefs plates de l'anneau. On y lisait, d'une encre noire indélébile, en capitales un peu grasses : « H. M. ».

Virginia avait ensuite accepté de me donner le signal : « Mon œil droit est encore assez bon. Tu peux compter sur moi. »

J – 50

L'autre jour, j'eus la surprise de rencontrer Alice dans le quartier commerçant. Je n'avais pas encore eu assez d'imagination pour penser qu'une personne qui me semblait aussi fragile qu'elle pourrait se rendre seule dans cette zone : c'est le seul endroit que ne desservent pas les galeries souterraines, et, de convention tacite, il vaut mieux s'y faire accompagner. La situation des fonctionnaires du temps est différente ; cette mission doit tellement suinter de nos pores que personne n'ose nous prendre à partie dans les négociations. J'avais remarqué cette espèce d'immunité à plusieurs reprises dans des échauffourées de quartier, lorsqu'une pomme ou une boîte de sardines provoquaient des crises d'hystérie collective.

Histoire de changer des pilules, j'avais acheté des cubes de viande dans l'idée de les faire cuire au feu de bois (une idée que j'avais trouvée dans un livre de Virginia). Comme Alice s'inquiétait de n'avoir rien pu échanger, je lui ai proposé de dîner avec moi. Elle était seule pour la soirée, Caïn était sorti.

« J'ai vu que tu avais laissé tomber l'uniforme ? » m'interrogea-t-elle. « Ça ne t'a pas causé trop de difficultés, au bureau ? ». Je secouai la tête, émue de tout ce que supposait cette question – pure politesse peut-être, mais qui d'emblée touchait au plus intime, alors que nous n'en avions jamais parlé.

Nous marchions, et j'étais en train d'ouvrir la porte de l'appartement quand je me rendis compte que je ne lui avais pas encore répondu.

- Au fait, est-ce que tu te plais, ici ?, repris-je.

- Oui, c'est bien. C'est très différent de là où j'étais, avant. En fait, j'habitais à l'atelier, autrefois, tu sais.

J'avais cru comprendre qu'elle travaillait dans la réparation et le réglage des horloges. Qu'en pensait-elle, de ces horloges, de leurs propriétaires ? Avait-elle envie de connaître ce qu'ils avaient vécu pendant toutes ces heures, de recueillir leurs souvenirs pour en faire comme moi des almanachs du passé, à l'éventuel usage d'un éventuel futur ? Avait-elle su se faire à l'impermanence des choses ? Pourrait-elle comprendre, pouvais-je lui faire confiance si je lui racontais Virginia Nightingale et mon projet de sabotage de ce qui était justement son travail ?

Elle continuait à parler.

- C'est mieux pour moi d'être ici. Je n'ai personne d'autre que Caïn et toi, maintenant. Ma mère est malade, et il est de plus en plus difficile d'aller la voir, à cause des transports.

J'acquiesçai. Je connaissais moi aussi ces difficultés depuis le jour où j'avais eu l'idée manifestement saugrenue, dans les circonstances actuelles, d'aller vérifier par moi-même ce que c'était que la mer – projet auquel j'avais dû finir par renoncer, autrement qu'en rêve. J'appris d'ailleurs par la suite qu'il y avait eu une enquête à mon sujet à cause de cela. En réalité, nous étions complètement cloîtrés dans la ville et, en ce qui me concernait, je ne savais pas vraiment où étaient mes parents.

- Et tes parents, tu les vois toujours ? interrogea Alice, comme si elle lisait dans mes pensées.

- Mon père est loin, et ma mère est retournée sur sa planète. Il y a des années que je ne l'ai pas vue.

- Une autre planète... Alors... C'est pour cela que tu t'appelles Shoe, peut-être, ça vient de là-bas ?
- Je pense. Elle aimait bien ce mot, même si je doute qu'elle en ait jamais connu la signification terrestre. Malgré tout, ce n'est pas trop mal comme nom, il faut bien l'admettre.
- Oui, c'est bien. Et de quelle planète venait-elle ?
- Hermès.

J'avais fini d'emballer tout ce dont nous avons besoin pour le dîner tandis qu'Alice, restée debout au milieu de la cuisine, continuait à me dévider un discours sans véritable suite sur les autres planètes dont elle avait entendu parler dans sa vie. Peu importait ce qu'elle disait, je sentais que cela marquait un moment important dont je ne voulais pas troubler le cours par une attitude inappropriée. « Ne pas rompre le charme », avais-je souvent lu ; comme souvent, je ne trouvais rien de mieux que de me taire. Nous avons redescendu l'escalier vers la cour. Un peu au-delà du rideau des herbes folles qui nous dépassaient d'une tête, je lui montrai le passage dérobé, à peine désherbé, qui menait au coin secret que j'avais aménagé et que j'appelais pour moi-même : une terrasse hors du monde.

- Je ne me serais jamais doutée qu'un tel endroit existait, si près, au milieu des mauvaises herbes, dit Alice en s'asseyant sur le trépied de métal que j'avais repeint avec de la peinture bleue dont j'avais trouvé un pot dans le placard sous l'évier.

J'avais déjà lu une phrase comme ça, aussi : « le bonheur qui est tout près et qu'ils ne savent pas voir »...

Nous avons allumé le feu dans une cuvette de cuivre. C'est à ce moment-là, je crois, que j'ai décidé d'abandonner mes craintes et de lui dire ce que je n'avais jamais dit auparavant, que je n'avais peut-être pas osé penser non

plus... Que le ministère était une espèce de famille dont, comme de toutes les familles, il est presque impossible de se débarrasser.

Je ne voulais pas la vexer, car je savais que son père était mort, et il ne fallait pas qu'elle prenne mal ce que j'allais dire, mais en vérité, sortir du ministère était aussi difficile que de tuer ses parents. Je lui racontai cet engluement affectif qui prend le pas sur l'atteinte de l'objectif supérieur, et comme le fonctionnement du système en vient à l'emporter sur cet objectif, la forme sur la substance... Comment des méthodes et des conditions de travail qui devraient être rationnelles sont conditionnées par des affinités ou des inimitiés de personnes ; que l'on n'ira pas travailler dans tel service parce qu'il est dirigé par X, ou le contraire, et qu'on finit par travailler d'autant plus et mieux pour Y qu'on aime bien sans que l'intérêt général ait plus rien à y voir.

J'essayai de lui expliquer le plus clairement possible à quel point la poursuite du bien public était maintenant subordonnée à une condition qui lui était étrangère et sur laquelle il n'avait aucune prise ; à quel point il ne tenait plus qu'à un fil, fil humain dont aucun modèle ne pouvait prévoir ni gouverner le comportement. Travailler au ministère, conclus-je, signifie louvoyer comme sur un damier entre les bureaux dans lesquels sont postées les pièces ennemies. Une carrière entière pouvait ne pas suffire à atteindre la bonne case.

Je lui parlai aussi de ce que m'avait dit un camarade de l'école administrative : on faisait souvent le choix de l'administration parce qu'on se trouvait seul, livré à soi-même et sans fortune sur laquelle compter – les familles n'étaient pas encore totalement disloquées, à cette époque. Entrer au ministère, c'était se trouver une communauté d'adoption. Si, du dehors, j'avais eu d'abord l'illusion d'un idéal à atteindre en commun, j'avais compris, maintenant, ce qu'il en était au sein même de l'institution... L'efficacité passait par les coups bas, les cachotteries, la rétention

d'information ou la divulgation de faux tuyaux pompeusement semés en pseudo-secret dans le seul dessein de les faire répéter au centuple, application élémentaire de la règle de désinformation selon laquelle plus une information est présentée comme confidentielle, plus elle a de chances d'être divulguée.

Nous sommes remontées très tard à l'appartement. Caïn nous avait entendues dans l'escalier et nous ouvrit la porte. J'ai regagné directement ma chambre, il fallait dormir malgré toutes ces pensées qui tournaient dans ma tête.

Se raccrocher au ministère parce qu'on n'a pas de famille... Bientôt on ne saura même plus que c'est pour ça. La fin de ce monde est minutée et la révolution de l'heure et de la seconde n'y changera rien. Une fois que tout aura sauté, serons-nous assez forts pour commencer autre chose ? Notre temps, au moins, aurait dû se donner les moyens d'échapper à la dégénérescence totale...

Mais qui suis-je, pour oser dire qu'il fallait mettre un terme à cette ère au nom même de la dignité humaine ? Nos ancêtres avaient l'habitude de construire des chambres fortes souterraines aux parois blindées dans lesquelles ils rassemblaient tout ce qui, dans les diverses branches de la science ou des arts, représentaient les dernières avancées de l'humanité. C'était dans l'espoir que si tout venait par malheur à finir et la Terre à exploser, ces documents et ces objets réchappés du désastre seraient retrouvés et compris par d'autres civilisations.

Si véritablement la fin de notre monde était proche, je souhaitais moi aussi par ces lignes participer à un dernier témoignage. Qu'elles soient comme le memento de tout ce qui a été, l'anthologie d'une vie douce qui un jour exista. La soirée qui venait de s'écouler serait peut-être même digne d'y figurer...

J'étais en train de m'endormir au son de leurs deux voix au-delà des murs et des portes, baignant dans leurs mots indistincts... L'intonation de Caïn dominait.

« Tu t'énerves toujours... A t'entendre, il faudrait tout faire sauter. Je croirais discuter avec Shoe. L'action directe – la violence, autrement dit –, c'est le stade primitif de la révolte, figure-toi. Tout ça a déjà été réfléchi cent et mille fois... Nous-mêmes... Souviens-toi toujours qu'avec ta boîte de conserve améliorée, tu débarrasses le peuple du tyran qui l'opprime en tuant des innocents... je veux dire des gens qui n'ont rien fait – qui n'ont encore rien fait – qui, comme nous tous, n'ont pas demandé à vivre, et qui n'ont même pas eu le temps d'être coupables ! Ce genre de choses... Je ne vais pas dissenter là-dessus, les professionnels de la révolution l'ont déjà... »

Il y eut comme un brouillage d'ondes qui fit passer mon ouïe au palier supérieur ; j'entendis leur conversation encore plus distinctement.

- Que penses-tu d'elle ? Vous avez passé la soirée ensemble ? De quoi avez-vous bien pu discuter, elle ne dit jamais rien ?

- Peut-être parce que tu ne lui demandes rien... Tu me dis ça alors que tu me l'avais présentée comme ta meilleure amie. C'est bizarre, non ? Et toi, de quoi parlais-tu avec elle, avant que je ne débarque ici ?

- Principalement de travail...

- Si tu crois que son travail l'intéresse, c'est qu'en effet tu la connais mal !

- Inutile de t'énerver, Alice, je n'ai jamais prétendu cela et je n'ai attaqué personne. On dirait que tu veux la défendre ! Ou alors (je perçus même le crissement de la cigarette écrasée au fond du cendrier)... Est-ce que par hasard elle t'aurait dit des choses qui t'auraient déplu ?

- Je ne vois pas de quoi tu veux parler, mais de toute façon il est certain que ce n'est pas son genre... Cela montre bien que tu ne sais rien d'elle, au fond... Ce qu'il y a d'inhabituel chez elle, qu'on ne peut pas ne pas remarquer, tu n'as même pas cherché à le définir, à en savoir plus sur tes propres impressions, sans parler d'en déceler la cause...

- Et toi, bien sûr, tu as tout compris en une soirée !

Caïn était en colère. L'idée m'effleura qu'il aurait voulu que je parle de Nestor à sa place. Je n'entendis plus rien un moment et puis cette phrase fila comme une étoile :

- Au fait, tu sais ce que ça veut dire, toi, HMA ? Comme ça, trois lettres : H-M-A ?

- Non, qu'est-ce que c'est ?, interrogea Caïn le plus sérieusement du monde. (Il semblait s'être calmé, entre temps.) Et qu'est-ce qui te fait penser à ça ?

- Je ne sais pas. Je crois que c'était le nom d'une ville. Je ne me souviens plus où j'en ai entendu parler, je me demandais si c'était avec toi.

- Non, je n'en sais rien...

Alice connaissait HMA... Je m'en étonnerais plus tard à loisir et tiquai d'abord en silence de cette grossière erreur de stratégie : il allait bien sûr continuer à l'interroger sur moi, tant il était clair que j'étais le premier chaînon de cette association d'idées faussement fortuite (et d'autant plus mystérieuse à mes yeux que je savais très bien n'avoir jamais parlé de HMA à Alice)... Et c'est dans cette attente de la riposte inévitable de Caïn que je tirai tout doucement, peut-être, de l'amoncellement de fausses pistes sous lesquelles elle se cachait, la véritable pièce manquante, une de ces pièces de puzzle tellement improbables hors de leur contexte qu'on les laisse de côté sans les essayer (*ça ne peut pas être* le morceau de brique que je cherche, ce bec d'oiseau rouge) et dont on n'apprécie la justesse qu'une fois qu'il ne reste plus qu'elles à placer... Si Nestor était HMA, si Virginia était Suzanne, Alice... Eh bien, Alice aurait eu les meilleures raisons du monde d'avoir entendu parler de HMA...

Mais, au lieu de ce qu'attendais :

- Et toi, est-ce que quelqu'un t'aurait déjà parlé de Michika ? lança Caïn.

Le brouillage se fit entendre à nouveau et la porte se referma. Tout se tut dans ma tête.

J – 49

Que je suis à demi-terrestre, cela ne se voit pas dès l'abord. Sauf lorsque je suis obligée de dire que ma mère a rejoint sa planète (le genre de choses qui ne fait jamais plaisir à ceux qui restent), je n'aime guère évoquer mes origines. Quelque chose m'a toujours gênée. J'avais par exemple l'impression de ne pouvoir justifier le choix stupéfiant que je continuais chaque jour de faire : rester sur Terre, alors qu'avec une mère d'Hermès, je n'aurais même pas eu à attendre des jours et des jours mon visa de sortie. Le paradis extra-terrestre m'était accessible et je le refusais, lui préférant une vieille planète poussiéreuse et nocive, complètement démodée et sans avenir. Il faut dire que l'absurde ne me fait pas peur : cette histoire humaine que je recherchais littéralement comme si ma vie en dépendait n'était qu'à demi-mienne. Un absurde, je suppose, que Virginia aurait placé dans la catégorie « poétique ».

Le lendemain soir, je réfléchissais sur mon lit lorsque Caïn frappa à ma porte. Alice avait raison : à lui non plus, je n'avais jamais parlé de ces questions, je ne lui avais jamais révélé qui j'étais vraiment... Je crus qu'il voulait me demander de laisser Alice tranquille avec mes histoires, mais il était surexcité et lança un objet que j'attrapai au vol.

« Regarde ça, il faut absolument que je te raconte. Je crois que je tiens enfin le premier élément... Mes années de recherches n'ont servi à rien, j'aurais dû m'en douter ; il a fallu d'un seul instant, d'un détour que j'ai fait dans une rue inhabituelle en cherchant des lames de rasoir... Ecoute, j'imagine que ça a dû

se passer comme ça, j'ai reconstitué toute l'histoire : c'est sûr, il appartenait à un homme riche... »

J'avais gardé en main le portefeuille qu'il désignait du menton : « Alors, au moment de partir ce matin, en le prenant sur la commode de l'entrée, quelqu'un, donc : cet homme, réalise que ce portefeuille est devenu vieux, usé. Un peu de cirage n'y suffirait pas. Il faut en changer, carrément. Comme cela arrive souvent, son propriétaire ne l'avait pas vu s'abîmer. Il s'en aperçoit tout d'un coup, à cause d'un détail, d'un rayon de soleil qui vient se poser exactement sur le fil décousu d'un coin élimé. Il ne voit plus que cela, maintenant ; tu comprends ce que je veux dire ? Une de ces impressions qui, une fois qu'elles surviennent, sont impossibles à effacer ? »

« Oui, il m'est arrivé la même chose avec mon uniforme », avais-je répondu.

« Bien. Donc il se rend dans un magasin de contrebande où il a autrefois acheté des écharpes. Il sait exactement ce qu'il veut. A peu de chose près, il sait aussi à quoi s'attendre. Du moment qu'il a ce qu'il désire et qu'il a décidé de l'acheter, le prix n'a pas d'importance.

Il choisit la même chose que ce qu'il avait déjà : un portefeuille avec un emplacement pour les cartes dans le volet de gauche, un porte-monnaie avec bouton pression à droite, deux grandes poches pour les billets et deux poches intermédiaires à l'intérieur de chaque volet, dans lesquelles on peut serrer des cartes de visite, des photos secrètes, des petits mots. Le cuir est noir, frappé d'un motif de petits carreaux. »

Caïn m'avait repris le portefeuille et illustrait son improbable narration en ouvrant les poches les unes après les autres.

« Il entre ensuite dans le premier café qui l'inspire et attend que sa commande soit servie pour procéder au changement. C'est-à-dire qu'il transfère le contenu de chacune des poches de l'ancien portefeuille dans celle du nouveau

qui lui correspond. Il ne regarde ni ne jette rien, il saisit l'intérieur de chaque poche entre deux doigts, par paquets.

Il procède ainsi pour toutes les poches sauf une. Ce qu'elle contient, il n'a pas non plus besoin de le vérifier. Je pense qu'il pense que c'était la seule chose qui le rattachait à ce qui fut pour lui une ancienne vie. Il ne veut plus conserver ce vestige et ne le regarde même pas une dernière fois. Il range le nouveau portefeuille dans la poche intérieure de sa veste et fourre l'ancien, qui l'encombre maintenant, dans une poche extérieure. Il en est des portefeuilles comme des montres : on ne peut pas en avoir deux. Mais il a déjà tellement oublié le vieux qu'il néglige de remettre complètement en place le rabat de la poche...

Cueillir ce portefeuille serait un jeu d'enfant pour n'importe quel pickpocket improvisé ; c'est d'ailleurs ce qui arrive, quelques instants plus tard. Et c'est dommage parce qu'il est vide. C'est bizarre. Il était tellement prometteur, et il n'est pas mal du tout, tiens ! Je parie aussi que c'est ce que pense le pickpocket. Mais comme on lui a toujours appris à ne jamais garder de son butin que les espèces, il ne tient pas à conserver ce cadavre.

Alors que fait-il ? Il le dépose sur le rebord d'une poubelle de rue cylindrique, comme on fait quand on veut signifier que la chose dont on se débarrasse est encore assez bonne pour être récupérée par quelqu'un d'autre.

Je ne sais combien de temps ce portefeuille resta ainsi en suspens au purgatoire des ordures, mais à mon avis, pas longtemps, comme je te disais. Il avait l'air propre, de très bonne qualité, un peu usé bien sûr. Je n'en ai jamais vu comme ça. C'est en le nettoyant que je découvris le truc, dans la petite poche du volet de droite, entre le porte-monnaie et le pli à billets : la photo d'une Jaguar MK2 collée au dos d'un petit carton, regarde ! »

Il me tendit une carte rectangulaire qui tenait dans la main. J'observai attentivement ses deux faces. Au dos de la Jaguar figurait, au milieu d'un fond blanc, un curieux symbole noir. Ce carton à double face était si étrange qu'il devait certainement s'agir d'un talisman...

« Tu comprends tout, maintenant : c'est *sa* voiture. Cette carte est l'élément qui va me mener jusqu'à Nestor. Comme elle est exactement du bon format, je l'ai rangée dans un des emplacements prévus à cet effet, juste au-dessus de ma propre carte d'identité... Et ça va marcher. Bon sang, je n'en reviens pas d'être tombé sur le portefeuille de Nestor ! Je l'ai raté de si peu, en fait... », conclut-il en le rangeant dans sa poche.

Je ne songeai pas à remettre en question sa certitude. Cela paraissait incroyable, d'être à ce point persuadé d'être tombé, comme il disait, au premier portefeuille trouvé dans la rue, sur celui du disparu qu'il recherchait depuis des années sans savoir s'il vivait encore. J'imagine pourtant que de telles intuitions peuvent être tellement lumineuses que l'erreur serait, non de les suivre, mais de ne pas se fier à la force de leur évidence.

- Tu vas en parler à Alice? Tu lui as déjà raconté, pour Nestor ?

- Non, pas encore. De toutes façons, elle n'est pas rentrée, et puis... C'est trop tôt. Ne lui dis rien, s'il te plaît. D'ailleurs...

Je n'insistai pas. Il mit le portefeuille dans sa poche et repartit en tirant doucement la porte.

J – 45

Autrefois, les gens croyaient en un dieu, ou en plusieurs – j’ai lu ça dans des livres auxquels personne n’avait plus d’accès involontaire, si je puis dire : des livres dont il fallait déjà savoir qu’ils pouvaient exister, et vraiment vouloir les lire. Des livres d’un intérêt tout autre que ceux qu’on trouvait en accès libre à la bibliothèque universelle... Pour arriver à la réserve centrale des archives du temps, il fallait passer par des labyrinthes d’escaliers, des portes fermées à clef, des sas et des couloirs métallisés contre les incendies. Avant tout cela, il fallait surtout remplir les formulaires de demande d’autorisation, à validité temporaire.

Ces gens croyaient donc que les dieux existaient. Ils croyaient aussi en toutes sortes de choses : la magie, les phénomènes surnaturels, l’intérêt général, des formules algébriques du bonheur. A une certaine époque, des révolutions avaient même été menées pour ces causes. Des hommes étaient morts, des monuments et des systèmes entiers avaient été érigés pour des idées. On avait ensuite voulu rationaliser ceux des idéaux qui avaient triomphé en les officialisant par des institutions qui n’avaient toutefois abouti qu’à les corseter, si bien que déjà la forme prenait le pas sur la substance. Comme je l’avais dit à Alice, nos organisations étaient des formes au degré suprême, absolues, des échafaudages sans support qui ne menaient nulle part, des décors de papier mâché qu’avait désertés l’esprit qui les avait animés un jour. Où cet esprit s’était-il enfui ? S’était-il rassemblé quelque part, ailleurs ?

HMA, à un moment, avait sans doute pu canaliser ce qui restait d'énergie collective en ce monde. Je ne connaissais que Virginia pour y croire, et encore. L'idéal commun n'était plus qu'une illusion, un souvenir d'or terni. Les réformes du temps n'avaient rien changé et celle qui était en marche n'échapperait pas à la règle, sans parler de l'abroger, cette règle... Il fallait toujours tout modifier, tout réécrire pour faire croire à un nouveau départ, donner l'impression d'un progrès... Pourtant la réalité était tout autre : nous n'étions plus capables que de dire la même chose, mais autrement. Les révolutions avaient désormais pour seul objet la manière de compter le temps. Autrefois, c'était du changement profond opéré par la révolution, de sa signification intrinsèque qu'on ressentait le besoin de l'imager dans le décompte des jours et des mois. Mais le symbole était devenu l'objet, et le temps ne servait plus qu'à se mesurer lui-même.

Périodiquement (il devenait, du coup, impossible d'énoncer des fréquences précises, uniformes), on en revenait à la semaine ou à la décade, au mois ou à la lune, à l'heure de cent minutes ou à la minute de soixante secondes. Voilà à quoi se réduisait l'histoire en ces jours-là (si, encore une fois, il est possible d'employer ce mot). Souvent, je me demandais aussi pourquoi l'on avait conservé tous ces livres, aux archives...

Pour chercher des renseignements sur le symbole trilobé de la carte de Nestor, j'étais retournée à la bibliothèque que je fréquentais à l'apogée de ma période de recherches. Je n'en avais rien dit à Caïn, mais j'avais dans l'idée qu'il s'agissait d'un signe religieux, comme une des variantes de la croix. Si véritablement ce portefeuille avait appartenu à Nestor, la face « Jaguar » étant d'interprétation presque évidente, la clef ne pouvait que dépendre du symbole inconnu. Alors seulement il deviendrait légitime de supposer que cette carte n'avait pas été perdue par hasard, qu'il s'agissait d'un signe, d'une indication à son, à notre intention peut-être.

Ce qui m'embêtait dans cette affaire, c'était devoir me faire enregistrer à nouveau aux archives. Fréquenter ces endroits attirait d'une manière ou l'autre l'attention sur votre personne. Je n'y étais pas retournée depuis au moins trois ans et j'avais considérablement changé. Alors que j'avais acquis la certitude de ne plus adhérer au système, j'avais perdu mon seul rempart contre lui : l'uniforme. D'un autre côté, j'étais profondément convaincue que je n'avais plus rien à perdre. Mourir à cause des livres, c'était encore ce qui pouvait m'arriver de mieux, puisque je tenais alors les vestiges du passé pour la seule issue envisageable.

La préposée me reconnut, malgré mon habillement civil. La bibliothèque semblait déserte ; je me pliai à toutes les formalités et reçus quelques jours plus tard une carte d'accès valable pour un mois.

Les archives du temps occupaient l'intégralité d'une tour dont il était impossible de déterminer l'emplacement de l'extérieur, parce qu'on l'atteignait par des dédales souterrains interminables dont le circuit était régulièrement modifié et qu'il fallait impérativement respecter. La salle de lecture principale se situait au dernier étage de cette tour. J'y retrouvai ma place habituelle et la vue que j'avais de la fenêtre. Lorsque je m'assis, la foule de mes doutes et de mes réflexions d'autrefois me revint en tête devant cette vaste étendue de terre battue traversée en tous sens par des traces de pneus – à certains endroits, on aurait même dit des roues crantées de char d'assaut –, creusée de cratères, parsemée de tertres de taupes géantes et de tombes rectangulaires qu'on aurait préparées pour des cercueils démesurés... L'espace était entièrement clôturé de murs sur trois côtés et sur le dernier par un grillage métallique ancré dans le sol, si rigide et solide qu'il devait être de facture ancienne. Au milieu du terrain, distants d'environ trente mètres l'un de l'autre, se dressaient deux poteaux métalliques courbés de telle sorte que les écrans de bois qu'on avait fixés dessus, à une hauteur de trois mètres environ, formaient un angle droit avec le sol. J'ignore si quelqu'un savait encore à quoi servait cette installation. Aux panneaux eux-mêmes, caviardés

d'inscriptions qu'on devinait nées d'un geste sauvage, agressif, étaient fixés des anneaux de métal peints, à l'origine, d'une couleur vive.

Le tête-à-tête de ces deux poteaux était donc à la fois l'objet et le paysage de mes méditations, lorsque mes yeux fatigués d'avoir trop lu se faufilaient dans les petits trous des stores à lamelles métalliques pour s'abîmer dans leur vision désolée et se perdre entre ces murs bariolés de portraits stylisés, presque fluorescents au crépuscule. Qui représentaient-ils ? Un peu plus loin, l'armature rouillée d'un portique rectangulaire blanc surgissait du sol et faisait également face à son double.

Cette fois-là, la préposée était venue me voir à la fermeture. Je n'avais rien trouvé de concluant encore. Elle m'avait posé la main sur l'épaule en me disant : c'est l'heure. Quelque chose pourtant s'attardait de manière inhabituelle. Je sentais son corps dans mon dos, sa main brûlait. Je me laissai couler dans cette torpeur et aller contre le dossier ; son autre main se posa sur mon autre épaule. Je l'embrassai dans les toilettes. Nous avions baissé le loquet comme si quelqu'un risquait de nous surprendre ; dos au mur, je l'avais attirée vers moi, j'avais déboutonné son uniforme pour caresser ses fesses, j'avais la tête dans ses seins, je glissai mes doigts plus avant et plus haut entre ses jambes et dans son sexe. Son corps se balançait sur moi, ses jambes sur les miennes, je la portais. Je revins frotter ma main entre ses fesses et fus tout près de jouir avec elle, sans y parvenir tout à fait.

Nous avons beaucoup transpiré. J'aurais voulu maintenant qu'elle décolle vite sa peau de la mienne, qu'elle se rhabille, je voulais rentrer.

« Et toi ? » interrogea-t-elle, plus coquette que véritablement inquiète de mon plaisir. Je savais que je n'y arriverais pas : je pensais à Alice. Et puis, en revenant, j'essayai d'oublier qu'il y avait aussi Rita à laquelle j'avais prétendu qu'en raison de mon travail, je ne la verrais pas pendant quelque temps.

J – 36

« Il faudrait un repos d’au moins trois jours ». Toute la réforme du temps à laquelle nous travaillions tenait sur cette seule petite phrase. Naturellement, nous n’avions aucune certitude sur l’identité de son auteur. Elle avait été clamée partout dès l’arrivée au pouvoir du nouveau ministre et il est évident qu’avant même de devenir une doctrine officielle, cette idée, savamment distillée dans les programmes électoraux, avait fortement contribué à la victoire du gouvernement.

Cette phrase n’avait peut-être d’ailleurs jamais été prononcée réellement. Elle pouvait avoir été inventée de toutes pièces pour nous donner un départ, une motivation. On l’avait présentée comme une « nouvelle lecture » du principe de l’horloge interne. Quoi qu’il en fût réellement, elle allait apparemment permettre d’accomplir, cette fois, de grandes choses : abrogation du système de la semaine et du mois, rénovation du décompte des heures sur une déclinaison par dizaines. Il faudrait cent secondes pour donner une minute, cent minutes pour une heure. Le calendrier ordinaire serait remanié : les semaines passeraient de sept à huit jours du fait de la création d’un jour supplémentaire, nommé « jour du temps », qui ne serait pas travaillé. L’année comprendrait – mais cela restait encore à préciser – cinquante semaines et dix mois, dont une autre loi préciserait les appellations.

En attendant, la loi sur le temps avait été votée selon la procédure d’urgence.

Quelques jours après la fin des réunions, nous avons tous reçu un projet provisoire dans notre boîte électronique, avec pour tout nom d’expéditeur :

« ministère du temps », qui s'écrivait donc à lui-même. Ce texte, qui l'avait rédigé au juste ? Un seul homme, une femme, une équipe de plusieurs personnes ?

Je suis persuadée qu'il avait été écrit de longue date. Il est vrai que s'il ne reflétait en rien la teneur des discussions et des conclusions des trois groupes, c'était à la limite tout à fait normal. Les groupes n'avaient formulé aucune proposition concrète susceptible de donner lieu à l'application d'une règle de droit, se contentant de rappeler ou de raffermir des positions de l'ordre de ce qu'on appelait, je crois, la scolastique.

En dépit de l'inutilité évidente de tout le travail que nous avons fourni jusqu'à présent, nous fûmes à nouveau sollicités pour fourbir les argumentaires en vue du débat à la diète qui commencerait le lendemain matin. Ceux-ci n'eurent à leur tour que peu de choses à voir avec le projet définitif, et tout cela déboucha sur une loi adoptée à la quasi-unanimité des représentants de la nation.

Je me souviens du dernier soir des débats. Pendant trois jours, nous nous étions relayés vingt-quatre heures sur vingt-quatre (quelle que soit la définition du mot « heure », on pourra toujours l'employer, avais-je pensé en descendant les marches du ministère au rythme de l'ampoule clignotante d'une enseigne « sortie de secours » dont le grésillement résonnait dans toute la cage d'escalier) et nous avons enfin la permission de rentrer chez nous.

La loi, malgré la longueur des discussions, avait finalement été adoptée dans les termes exacts du projet définitif, à une différence près. L'heure ne comptait pas cent minutes, mais quatre-vingt-dix-neuf. Un amendement avait toutefois été déposé en fin de discussion par un parlementaire apparenté à plusieurs physiciens du groupe de l'heure, tenants de la théorie de la « minute résiduelle ». Il avait pour objet de « garantir l'adéquation du nouveau système de mesure au rythme de la révolution planétaire », dont le temps de latence

préalable au changement de sens de rotation servait de référence au calcul de la minute.

Afin que cette adéquation soit parfaite, il fallait compter qu'une heure sur cent (« la centième heure ») comprendrait cent minutes et non quatre-vingt-dix-neuf. Comment ce problème fondamental dont nous n'avions jamais entendu parler avait-il pu être ainsi révélé au dernier moment de manière si convaincante et susciter un sentiment d'urgence tel qu'il était devenu impérieux de s'accorder sur quelque chose qui n'avait rien à voir avec les trois jours de discussion précédents, sans parler des trois semaines de réflexions antérieures ? Jours et semaines durant lesquels chacun n'avait eu de cesse de faire triompher son point de vue pour finalement renoncer à ses convictions les plus profondes, aux compromis les plus difficiles à atteindre, et pour revenir à cette question : qu'est-ce qu'une heure ? La loi ne précisait pas, bien entendu, si la centième minute comptait quatre-vingt-dix-neuf ou cent secondes. Elle disposait :

« L'heure est la période de temps égale à quatre-vingt-dix-neuf minutes. Toutefois, une fois toutes les cent heures, l'heure est égale à cent minutes.

La minute est la période de temps égale à cent secondes.

La seconde est, par convention, égale au centième du temps de latence préalable au changement de sens du cycle de rotation planétaire. »

Tel était désormais ce qu'il faudrait tenir pour vrai et appliquer.

J – 35

La loi avait donc peut-être été votée une des dernières nuit de juillet de ce monde, puisqu'on ignorait encore si juillet, août et septembre allaient réchapper de la réforme.

Cette nuit-là, glacée de brillance par la lune, était en tout cas claire et tiède. Comme toujours, j'avais emprunté les passages aériens pour me rendre chez Virginia. En levant la tête vers les fenêtres aux rideaux, j'avais presque trébuché sous l'effet d'une sensation gélatineuse sous mon pied, qui aurait dû plutôt m'ancrer au sol, pourtant. Il me fallut un effort désespéré de retour à l'équilibre pour seulement frôler de la semelle ce que je m'apprêtais à écraser.

C'était à la fois élastique et comme spongieux ; en me penchant, je vis qu'il s'agissait d'une de ces friandises de contrebande, un « bonbon » de la sorte qu'on appelle « bouteilles de Coca » – hommage à d'anciennes publicités qui vantaient cette boisson en bouteilles de verre. Cette « bouteille »-là n'était bien sûr pas une vraie bouteille mais une douceur acidulée en gélatine, miniature plate figurant une bouteille à demi remplie. Une partie foncée, une partie blanche translucide, le tout saupoudré de grains de sucre discernables à l'œil nu.

Un dédoublement étrange se produisit en moi. Je n'avais pas remarqué la bouteille avant de marcher dessus, puisque je regardais en l'air. J'avais senti cette chose molle, légèrement collante, sous ma chaussure. Je m'étais

retournée pour voir ce que c'était, et dans ce regard en arrière j'avais pensé, tout en pensant que ce que je pensais ne s'appliquait pas seulement à celle que j'étais à cet instant, mais à une autre que j'étais aussi, dans un monde différent dont je n'avais aucune idée, j'avais pensé, donc, et formulé ces mots : « En sortant du bureau, j'ai marché sur une bouteille de Coca ». Je m'étais ensuite penchée sur elle pour l'observer longuement, tout écrasée et collée de poussière blanche.

Lorsque je m'étais relevée, j'avais aperçu derrière les rideaux gris clair de la lumière qui, je l'aurais juré, n'y brillait pas la seconde d'avant. Une main s'avança, une silhouette en ombre chinoise s'accouda, gris foncé, à la rambarde du balcon. La flamme brève d'un briquet. Virginia : ostensiblement, elle fumait à la face de la ville entière et ouverte à ses pieds.

« Ça fait une semaine que j'observe tes allées et venues de mon pigeonnier », dit-elle en ouvrant la porte alors que j'avais à peine atteint son palier. « C'est l'endroit idéal pour surveiller le ministère, le savais-tu ? Tu vois, le jour où il faudra te donner le signal, cela ne me posera aucun problème ». Je ne répondis pas. « Ça fait bien longtemps que tu n'es pas venue... Mais je sais que ça fait trois jours que vous n'êtes pas sortis, toi et tes collègues », poursuivait-elle, provocatrice, comme j'essuyais mes pieds avant d'entrer.

Je n'aimais pas qu'elle me surprenne, qu'elle me devance ainsi. Sans même regarder si les petits chats avaient bougé, je gagnai directement le salon où mes yeux tombèrent immédiatement sur ce que j'avais attendu sans le savoir.

- Qui t'a donné ces bonbons ?, pivotai-je sur mes talons alors qu'elle arrivait juste à ma hauteur, cliquetant sur sa canne dont l'embout de plastique était perdu.

- Ne t'énerve pas...

Elle s'affala un peu précipitamment sur le canapé pour s'efforcer de dissimuler sa faiblesse, et arrangea comme à son habitude les plis du plaid

autour d'elle. Elle était soudain épuisée et livide : la cigarette et la traversée précipitée de l'appartement pour m'ouvrir la porte, analysai-je froidement : elle n'a plus de souffle. Mais comment avait-elle pu se fatiguer si vite, depuis combien de temps au juste étais-je restée sans venir ?

- Non, mais... d'où ça vient-il ?

- Tu ferais mieux de nous servir un whisky, pour fêter ça. N'est-ce pas qu'ils sont jolis, comme ça, tout verts ? Et bons, en plus.

Elle avait placé les bonbons dans une coupelle de verre. Je les voyais gris marron, mais puisqu'elle les disait verts... Le halo de la lampe caressait leur matière translucide de sorte qu'il semblait les voir flotter dans la mer... Ou comme si chacun de ces petits ours en gélatine mordorée, élément d'un monde aquatique, était aussi un monde à lui seul, un océan, un paysage. J'entendis refluer le sang dans mes oreilles comme dans un coquillage.

- Si beaux qu'ils soient, poursuivit Virginia, il faut tout de même les manger, sinon ils vont sécher et durcir ; ils deviendront infects et la lumière ne les traversera plus de la même manière.

Elle me tendit la coupe.

- C'est HMA qui les a apportés. Il est revenu à la surface, apparemment. Il est jeune, si jeune, Shoe, si tu savais ! Presque autant que toi. Je lui ai parlé de toi, du reste.

Je ne sais pourquoi, cette nouvelle, au lieu de me remplir de joie et d'excitation, ferma en moi une porte coulissante dont le verrou s'abaissa sèchement.

- Cela ne devait pas être lui, dans ce cas. Tu l'as cru, mais les années passent malgré tout. Ce n'est pas possible, il devrait être mort. Il est mort, d'ailleurs, dans un accident de voiture...

Je m'arrêtai net ; elle n'eut aucune réaction, et je poursuivis : « Un autre a dû se faire passer pour lui... Je t'avais dit pourtant de n'ouvrir à personne, tu n'es pas assez prudente... »

De toute façon, elle s'endormait. Je décidai de passer la nuit sur son fauteuil.

J - 34

Quand je me réveillai, avec le goût de la gélatine dans la bouche, il me fallait déjà retourner au bureau.

Je ne me souvins pas tout de suite qu'HMA était revenu. En revanche, même si je m'étais déchaussée pour dormir, j'avais encore en filigrane la sensation de la bouteille de Coca sous mon talon. Virginia dormait encore. J'emportai mes chaussures et marchai sur la pointe des pieds jusqu'à l'entrée. Le temps que je noue mes lacets, l'épisode de la veille s'était à nouveau complètement imposé à ma pensée sous cette dénomination expresse : « l'expérience fondamentale de la bouteille de Coca ». L'expérience que j'avais faite d'être ici mais aussi, possiblement, d'être une autre, ailleurs. Comme si une autre dimension de vie était concevable, comme si l'espace d'un instant j'avais pu, consciemment cette fois-ci, voir au travers de parois que d'ordinaire l'on ne remarque même pas.

En me relevant, je vis que les petits chats n'étaient plus sur l'étagère. J'hésitai à laisser un mot à Virginia pour lui demander où ils étaient passés, mais c'était l'heure. J'embrassai du regard la pièce illuminée du soleil du matin qui me ramenait aux jours de mon enfance, la table de bois ciré et la coupelle de bonbons... J'enlevai la sécurité, ôtai les clefs de la serrure, les posai à la place des petits chats et claquai la porte le plus discrètement possible derrière moi pour ne pas la réveiller.

J – 34 (suite)

Je poussai la porte de mon bureau – les portes avaient des serrures, mais nous n'en détenions pas les clefs. De toute façon, les responsables avaient des passe-partout. Comme lorsque je revenais après quelque absence, l'odeur de renfermé m'assaillit – plus forte encore, comme si la pièce n'avait pas été aérée pendant plusieurs jours. Le travail que nous avait donné cette loi et la nuit précédente avaient peut-être duré des semaines...

C'était impossible, à cause des désinfectants, mais il me semblait pourtant, tous les matins, retrouver dans cette pièce les effluves d'un parfum qui aurait suri, tel un fruit oublié dans un grenier qu'on retrouve l'été d'après. Avec la poussière sèche des papiers qui vieillissaient, jaunes, dans mes armoires, cela prenait à la gorge. Pour détruire le moindre document, c'était toute une affaire ; il fallait remplir des pages d'explications. On ne jetait rien, par conséquent. J'ouvris la fenêtre. On n'avait pas remonté mes stores, que je laissais systématiquement baissés. Je pressai le bouton de l'unité centrale, située sous le bureau, et les diodes du clavier et de l'écran se mirent à clignoter. Comme j'éteignais toujours l'écran en partant, cela signifiait qu'on avait allumé mon ordinateur en mon absence. Les vérificateurs ne s'embarrassaient pas de ces détails à remettre en place ; j'avais évalué leurs visites à deux par mois.

Je m'installai. Du meuble à tiroirs dans lequel je rangeais mes affaires s'échappa un jet de confettis chargés d'électricité statique qui s'effritaient sous les doigts... J'ouvris davantage : le sac en plastique dont, par mesure de

précaution, j'avais enveloppé une vieille bouteille d'encre s'était littéralement dégradé en une neige de paillettes transparentes, volantes, insaisissables. J'eus beau jeter le reste du sac à la poubelle, j'en retrouvai encore un peu partout dans les dossiers pendant la journée. Comment le plastique avait-il pu se décomposer à ce point, et aussi vite ? Je croyais qu'il s'agissait d'une des matières les plus résistantes à l'érosion du temps... La chaleur, peut-être ? La canicule du mois de juillet décuplée par les panneaux de zinc du toit sous lequel nous étions installés ? Je pensais plutôt aux conséquences de quelque expérience chimique, à un comportement de la matière en réponse à une stimulation de ses atomes.

Et si finalement nous aurions dû, pensai-je, faire l'archéologie de la poussière ?

Lors de recherches dans les dossiers de la genèse de l'horloge parlante, j'étais tombée sur un document dactylographié à l'aide d'une machine à écrire, ce qui constituait déjà en soi un événement exceptionnel. (La plupart de ces machines avaient été détruites, les autres étaient progressivement devenues inutilisables depuis qu'on ne fabriquait plus de ruban encreur.) Mais ce n'était pas tout : sur la première page de cette note, en haut, figurait une mention manuscrite. A la cursivité nerveuse de l'écriture, on devinait tout de suite que l'auteur avait utilisé un stylo-plume. Je m'étais rappelé un héros de roman qui aimait les objets anciens non tant pour leur valeur ou leur beauté intrinsèques, qu'en tant que témoignages de l'existence du passé. Ils étaient pour lui des preuves que le passé était bien passé, vestiges tangibles dans une société dont un des principes était justement la mutabilité du passé... Ces mots écrits à l'encre, donc, disaient : « courrier resté sans suite car jugé trop explosif ». La note faisait trois pages. Elle traitait, de manière sommaire mais complète, et sans erreur d'analyse aucune ainsi que je pouvais m'en rendre compte, du point du temps d'où je la lisais, des risques de l'utilisation de l'horloge parlante en secret-défense. L'auteur de la note (le même que celui de l'annotation, sans doute) avait dû bien réfléchir : son exposé était d'une clarté

absolue. Et (mais ça, heureusement ou malheureusement pour lui, il n'avait pas pu le savoir), son exposé était exact. Plus qu'exact : avéré. Un inconnu, quelqu'un, des années avant la chaîne d'erreurs fatales qui avaient condamné la Terre à la misère, avait envisagé leur éventualité. J'avais entre les mains un document historique d'une importance aussi capitale que, disons, les résolutions de la conférence de Yalta ... Mais le plus étrange de tout, c'était une dernière mention, au crayon à papier, sous les mots à l'encre. Elle était d'une écriture à première vue différente : « Et pourtant... ». Ce « Et pourtant... » signifiait trois choses : que la note avait été lue et que les mots avaient été écrits à une époque qui permettait déjà qu'on traduisît d'une manière aussi désabusée sa déconvenue face à l'absurdité des choses ; que celui qui les avait écrits était du même avis que moi ; et qu'en dépit de tout, ça n'avait rien changé.

Non, il n'y avait vraiment aucun regret à avoir. Je ne devais pas hésiter plus longtemps. Je connaissais par cœur la formule de l'explosif que j'avais payée cher à un contrebandier de la zone inhabitée. Depuis des jours et des jours je me promenais avec la clef de l'horloge-mère dans ma semelle gauche. « H. M. », c'était cela, bien sûr. Il suffirait d'y glisser un grain de sable. Il me restait aussi à trouver des boîtes de conserve et les produits chimiques ; j'avais l'adresse d'un contact dans le quartier commerçant.

J – 17

Je m'étais sentie débordée les jours d'après, comme si j'allais mourir sans avoir accompli l'intégralité de ma mission. Le symbole trilobé, d'abord. J'étais retournée plusieurs soirs de suite à la bibliothèque éplucher les livres de représentations et de symboles. J'en vis beaucoup dont aucun n'était le mien, des yeux dans des triangles, des compas et des croix de toutes sortes (l'une était parsemée de roses), jusqu'au moment où la fille vint s'asseoir à ma table. Nous ne nous étions pas vraiment revues, depuis la première fois.

- Qu'est-ce que tu cherches comme ça, depuis tout ce temps ? Je peux peut-être t'aider... Tu sais, ton autorisation va bientôt expirer... laissa-t-elle en suspens.

- Ce que je cherche ? Ce que signifie cette forme. Regarde.

Je la dessinai rapidement sur mon carnet, que je lui mis sous les yeux.

- C'est à peu près comme ça, comme trois boules sur un pied. Et c'est noir, je crois.

- C'est noir. Bien sûr que c'est noir ! s'écria-t-elle en riant et en me secouant l'épaule. Tu n'as donc jamais joué aux cartes ?

Elle retourna à son bureau et revint avec une petite boîte en carton grisâtre dont elle tira, m'expliqua-t-elle, cinquante-quatre cartes de la taille exacte de

celle que Caïn avait trouvée dans le portefeuille. Elle les fit glisser entre ses doigts dont j'admire la dextérité pour en extraire, presque instantanément, la mienne.

- L'as de trèfle, annonça-t-elle. Le trèfle, c'est une couleur, aux cartes. Mais toi, tu serais plutôt genre as de cœur.

Elle produisit dans sa main gauche la même carte, mais avec un cœur au milieu.

- Une couleur ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Ces cartes sont de couleurs différentes ?

- Je ne te parle pas des rouges et des noires, mais des couleurs de cartes, des familles si tu préfères : cœur, carreau, pique et trèfle. Ton signe, c'est l'as de trèfle. Tu ne pouvais pas le trouver dans les livres que tu as choisis, ils sont beaucoup trop sérieux pour ça...

Elle passait en souriant ses doigts sous le bracelet de coton que je portais au poignet, se glissait tout entière sous ma chemise... Je retournai ma main pour saisir la sienne, mais elle se dégagea prestement.

- Attends, pas encore, je vais t'apprendre, pour une fois que j'ai quelqu'un avec qui jouer...

Elle m'apprit la bataille et tint à terminer la partie avant de se laisser embrasser. Cette fois-ci, j'avais envie d'elle ; la ronde de ces paquets de cartes qui ne rapetissaient jamais assez pour ne pas pouvoir reprendre alternativement peu à peu l'avantage me désespéra. La situation s'inversa de la sorte plusieurs fois de suite, avant que je n'eusse plus qu'une carte et qu'elle remportât la partie. Elle s'appelait Astrid.

Jaguar et trèfle – j'avais fini par trouver le nom du symbole trilobé, mais qu'est-ce que tout cela signifiait ? J'avais imaginé une mystique et trouvé une chose banale au dos de laquelle on avait collé une image de voiture : même

pas un trucage, un simple bricolage. Comme si cela pouvait expliquer quoi que ce soit. C'était un jeu. Le jeu était-il le propre de l'homme ? La bibliothèque aussi était devenue une aire de jeux, je commençais seulement à le comprendre... Mais à l'expiration de mon autorisation, deux jours plus tard, on m'en refusa le renouvellement.

J - 5

C'est une expérience bizarre que de transporter sur son dos de quoi se faire sauter soi-même et pourtant de ne pas sauter parce que les éléments ne sont pas mélangés dans les bonnes proportions. En écoutant le glouglou des acides dans les bouteilles qui s'entrechoquaient, je réalisai que je n'avais pas pensé à la question du nombre de bombes à fabriquer pour détruire le ministère dans son intégralité... Traversant un quartier que je ne connaissais pas – j'avais dû me tromper au dernier croisement – je me trouvai alors dans une impasse, face à une ancienne église dont l'ombre m'avait surprise et arrêtée en me faisant lever les yeux vers elle.

Cette église présentait à première vue plusieurs particularités, selon moi, et notamment celle de s'enfoncer progressivement dans le sol, ce qui paraissait incroyable pour une construction aux fondations si impressionnantes, à moins de supposer qu'elle avait été bâtie sur du sable. Le fait est qu'on avait dû ajouter des marches tout autour du bâtiment pour *descendre* sur le parvis.

De son clocher bicolore (en partant de la flèche, une moitié peinte en noir, une moitié blanche) brillant au soir qui tombait comme un appel à l'usage des rares initiés croyant encore à quelque chose, irradiait une lumière presque hésitante dont la fragilité, paradoxalement, me décida à entrer. A l'intérieur, de grossiers panneaux d'explications mentionnaient que l'église avait été le théâtre de nombreux miracles du temps d'un prêtre doté de double vue qui

ensanglantait les hosties en les présentant à la foule au moment de l'offertoire.

L'église était vide – vide à l'exception de la musique qui l'emplissait tout entière d'ondes venues d'en haut, inaudibles de la rue. Je levai les yeux vers la voûte : personne, ni machine, ni haut-parleurs dissimulés dans la muraille. Cet air m'était inconnu et pourtant, il était possible de deviner à certaines de ses notes quelle serait celle qui suivrait. Je fis le tour de la nef à la recherche d'indications plus précises sans trouver d'autre notice, ni de feuillet à emporter contre une offrande, comme dans d'autres lieux saints, je crois. Rien d'écrit en vérité qu'une pile de vieux livres de messe blanc sale. Même les statues restaient sans plaque, anonymes. Seule, celle d'un prêtre aux cheveux noirs, à l'étole violette, conçue dans un style si manifestement réaliste qu'il trahissait à l'évidence un désir de ressemblance parfaite, ne fit aucun doute à mes yeux. Il devait s'agir de l'homme aux miracles.

Il y avait forcément quelqu'un, pourtant. La lumière du dehors filtrait en immatérielles baguettes magiques empruntant leurs couleurs aux vitraux et sur lesquelles je refermais en vain mes doigts. Je pris place sur une chaise paillée près d'un pilier, mon sac à mes pieds. Un claquement sec marqua la fin du morceau ; la dernière note continuait de résonner tandis que je percevais une cavalcade de souris dans mon dos. Des pas s'approchèrent, une main se posa sur mon épaule, exactement comme à la bibliothèque ; mais la main était plus large et plus froide et, je l'aurais juré, plus blanche et décharnée.

- Qui êtes-vous ?

- Personne, répondis-je.

J'avais répondu spontanément. Je voulais dire : personne qui vous veut des ennuis, ce que l'homme vêtu de noir comprit fort bien, je pense, puisqu'il poursuivit en souriant :

- Pourtant, vous avez bien un nom ?
- Je m'appelle Shoe.
- Shoe, répéta-t-il pensivement en m'épargnant ses commentaires.

Il s'assit près de moi et m'expliqua que l'église était dédiée à Saint Nestor ; la statue que j'avais remarquée était à son effigie. Je ne sais pourquoi, malgré le culte de la vérité que cet homme était censé célébrer en permanence, et comme indépendamment de ce dernier, en quelque sorte, j'eus l'impression que ce qu'il me disait n'était pas tout à fait exact ; que cette vérité, il l'avait déguisée ou en avait crypté les détails, si bien que, sans pour autant être trahie, elle apparaissait sous un jour indéchiffrable. J'avais du mal à croire avoir trouvé sans l'avoir cherchée une manifestation plus ou moins liée à Nestor. Pour Caïn comme pour moi, tout Nestor était nécessairement Nestor Blount et il était exclu que je n'interprète pas cette coïncidence comme un signe.

Son exposé terminé, l'homme se leva.

- Des Nestor, il ne doit plus y en avoir beaucoup de nos jours..., tentai-je en dernier recours.
- C'est vrai... Je n'en connais aucun, d'ailleurs. Et vous ?
- Moi non plus.

J – 5 (suite)

Shoe était en train de vider son sac. Elle l'avait retourné sur la couverture pour essayer de comprendre où était passé le white spirit qu'elle était sûre d'avoir acheté avec les autres produits lorsqu'Alice entra sans frapper. En s'affalant sur le lit elle fit s'entrechoquer les bouteilles que Shoe rassembla précipitamment et recouvrit du sac vide. Alice ne posa aucune question, simplement :

« On t'a laissé un message. Il faut que tu ailles voir une... Virginia, à l'hôpital. Et Caïn a disparu. Il a laissé une enveloppe à mon nom, sans aucune explication, regarde ce qu'il y avait dedans ! »

Elle lui montra la carte biface. Shoe vint s'asseoir près d'elle, et de là aperçut sur son bureau un rectangle blanc qui lui avait jusque là échappé. Elle eut peur de comprendre. Alice l'avait remarqué en même temps qu'elle. Une lettre. D'un geste vague, Shoe signifia qu'elles la liraient plus tard ; elle venait de se rendre compte qu'elle avait dû laisser tomber le white spirit dans l'église.

- Tu vas venir avec moi, dit-elle. Qui t'a téléphoné ? Dans quel hôpital est-elle ?

- Une voix d'homme. Il n'a rien dit, simplement que tu devais venir. Hôpital de la Paix.

Voilà comment Caïn aurait commencé à raconter tout ça, je parie... La paix, quelle ironie. Nous ne pourrions jamais regarder ensemble ce spectacle du balcon aux rideaux : un ministère vidé qui brûle. Son immeuble serait très vite détruit, avant la fin du mois peut-être. Les vieux tombaient comme des mouches, on en profitait pour faire table rase. Quant à l'hôpital, y penser m'évoquait des couloirs aseptisés, une odeur persistante de purée de légumes à faire vomir – la véritable odeur de la mort, plus que celle de la décomposition des corps –, des bruits de chariots, la plus grande agitation ou la plus grande indifférence, selon.

On avait installé Virginia dans une petite chambre. Elle était assise sur un fauteuil roulant, avec des fils et des perfusions partout. C'était déjà la nuit. Alice m'attendait dans le couloir. Il avait été impossible de savoir ce qui s'était passé vraiment, ni de quoi mourait Virginia. Les infirmières avaient déserté cette unité destinée aux malades en phase terminale. Les portes s'ouvraient sur des corps immobiles qu'on ne pouvait déclarer vivants que parce qu'ils ronflaient ou gémissaient.

D'après le médecin qui nous avait accueillies, les services de l'hôpital étaient venus la chercher chez elle : un homme avait téléphoné, qui était avec elle lorsqu'elle avait eu sa crise. Il n'avait pas écrit son nom sur le bulletin d'admission, se contentant d'un paraphe illisible. Virginia ne voyait plus, ne parlait plus – son cerveau avait été privé de sang pendant quelques secondes et les fonctions vitales avaient été touchées.

- Qui t'a emmenée ici ? lui demandais-je en vain. Elle n'articulait plus aucun mot.

- Cigarette, souffla-t-elle cependant dans mon oreille, ou crus-je entendre.

Elle allait donc vraiment mourir.

Je sortis nerveusement le paquet de ma poche mais j'avais perdu mon briquet. « Ne bouge pas, je vais en acheter un ». Je n'avais pas pensé que je ne

trouverais personne dans la rue. Je remontai ; en fouillant dans les tiroirs de l'infirmière d'accueil à la recherche d'une boîte d'allumettes, je tombai sur un paquet de cartes, du même genre que celui d'Astrid, que sans réfléchir je repoussai tout au fond. Il aurait fallu emmener Virginia dans le salon fumoir ; mais comme elle était attachée de partout, pour la soulever et la changer de fauteuil, il aurait fallu aussi tout débrancher. Tant pis si c'était interdit, je décidai de la faire fumer dans la chambre et j'ouvris la fenêtre en priant pour que personne ne vienne. Je jetai le mégot dans la rue, écrasai et étalai les cendres sous mes semelles. Sur le sol recouvert d'un lino gris anthracite, avec un peu de chance on ne s'apercevrait de rien.

A onze heures et demie, l'infirmière entra pour nous annoncer la fin des visites. Nous ne pouvions pas passer la nuit ici, précisa-t-elle. Dans les circonstances présentes, seule la personne qui avait demandé l'hospitalisation y aurait été autorisée. Le fait qu'on ne connaisse pas son nom ne changeait rien à l'affaire. « De toutes façons, je sais bien que ce n'est pas vous », conclut-elle.

Avant de partir, j'inscrivis mon numéro de téléphone sur la boîte de mouchoirs en papier que Virginia gardait près d'elle. Quelque chose bougea dans son œil droit que je scrutai ainsi pour la première fois, maintenant qu'elle ne pouvait plus me voir ; j'attendis un instant et elle souleva un doigt du drap. J'approchai mon oreille : « Hhhhhhhh..... », soupira-t-elle. « Que veux-tu dire ? HMA, c'est ça ? », insistai-je désespérément. Son visage uniformément clos ne laissait plus rien paraître, cela ne servait à rien, et pas plus que la carte à double face, ne voulait rien dire non plus. Les paupières frémirent encore une fois ; l'infirmière attendait à la porte, bras croisés, que nous partions.

- Tu as vu ces infirmières ? Elles sont odieuses. Il y en a même qui jouaient aux cartes dans le couloir, fit remarquer Alice.

- Aux cartes ? C'est ignoble.

Je n'en dis pas plus. Elle savait donc aussi jouer aux cartes. Sur quelle planète avais-je vécu jusqu'à présent ? Si tout le monde savait ce qu'était un as de trèfle, pourquoi Caïn avait-il fait tant de mystère ?

J – 4

Nous rentrâmes à l'appartement puis le téléphone sonna très vite, vers six heures. Ils avaient vu mon numéro sur la boîte de mouchoirs.

En revenant à l'hôpital, j'eus l'impression qu'il s'était passé à nouveau plusieurs jours. « C'est la fin », me dit-on. Alice m'accompagna. Encore une fois nous ne vîmes personne. J'avais l'intuition que l'homme à la signature illisible ne se manifesterait pas.

Ils l'avaient placée dans une autre chambre en bout de couloir, et si je n'avais pas revu cette boîte de mouchoirs à son chevet je crois que j'aurais douté de la réalité de cet instant, de sa personne, de l'apparence qui était devenue la sienne. A moitié assise, les mains posées sur le drap de part et d'autre de son corps, elle semblait dormir, on n'en sait rien, pas un mouvement, juste le bruit du souffle, l'oxygène qui s'échappe en sifflant de la bouteille ; on l'entendait du couloir bien des portes avant la sienne.

Je savais trop comment tout cela allait se passer à partir de cet instant. Comme elle n'avait pas de famille, on ferait une cérémonie collective pour donner moins de travail aux fonctionnaires du temps, et on la brûlerait avec tous les autres morts de ce jour-là.

J – 3

L'enveloppe que m'avait laissée Caïn était trop petite pour le nombre de feuillets qu'elle contenait. Il l'avait cachetée avec du ruban adhésif et y avait calligraphié mon prénom à l'encre noire. Alice se tenait en retrait à mes côtés lorsque je l'ouvris, dans la plus grande gêne et l'anxiété : j'appréhendais le rôle qu'il allait me faire jouer dans sa disparition. S'il m'était personnellement impossible de croire à sa mort, expliquer mes raisons à Alice revenait à lui raconter toute cette histoire de Nestor.

Je lus la lettre pour moi-même une première fois, en entier, avant de la relire et de lui en passer les feuillets à mesure, un à un.

« Shoe, j'y suis arrivé, j'ai vu Nestor, hier soir. Je prenais un café dans le quartier commerçant, après les courses. Un type m'a accosté, je pense qu'il avait bu, je ne peux pas expliquer les choses autrement. « A votre avis, est-ce qu'on peut quitter une femme parce qu'elle n'a plus envie de faire l'amour avec vous ? Mais vous n'avez certainement jamais rencontré ce problème, vous, je vous parle comme un vieux schnock... » « Schnock » : ça fait des années, tu penses, qu'on n'entend plus ce mot !

Il m'a raconté une histoire qui pouvait peut-être m'aider, d'après lui. C'était « avant »... Il était en train de prendre une douche... Une femme frappe à la porte de sa salle de bains, l'entrouvre et lui demande : « Est-ce que je peux mettre ma culotte au sale, ou tu veux la garder pour dormir avec ? »

C'est que l'avant-veille, au lit, elle avait enlevé sa culotte mouillée d'elle et la lui avait passée sur le visage. Il avait essuyé cette culotte sur son visage. Elle avait enfoncé ses doigts dans sa bouche au travers de cette culotte, avait fourré cette culotte dans sa bouche... Il l'avait finalement gardée sous son oreiller...

« Elle comprenait tout, acceptait tout, se soumettait au blanc-seing de mes fantaisies, de mes désirs, de mes bizarreries. »

Parce que cette pièce de vêtement qu'on appelle « culotte », poursuivait-il, on doit pouvoir la reconnaître au toucher, l'identifier les yeux fermés dans toute la pile d'habits roulés en boule au pied d'un lit... « Vous comprenez que dans des conditions pareilles, on remarque tout de suite si elle a – ne serait-ce qu'un peu moins – envie de vous... ça ne peut pas vous échapper... Comment supporter, après qu'on a connu tout ça, qu'une femme qui vous a désiré plus passionnément qu'aucun autre n'ait plus tout le temps envie de vous ? En permanence, vous voyez ? »

Il poursuivait avec son histoire mais ses derniers mots m'avaient embarqué dans une direction précise. Je comprenais ce qu'il voulait dire. Je détesterais qu'Alice puisse demeurer chaque jour un peu plus longtemps sans faire l'amour. Qu'elle vive toujours un peu mieux sans. Est-ce que j'aurais le courage de m'en aller moi aussi, si par malheur une telle chose arrivait ? Y avait-il des circonstances atténuantes ? Pouvait-on considérer, par exemple, la vie de couple comme un empâtement légitime des désirs impérieux qui caractérisent la passion initiale ? Mais à partir de combien d'heures, de combien de jours sans désir convenait-il de s'inquiéter ? A partir d'un mois, qu'en penses-tu, Shoe ?

Eh bien, ce mois avec Alice est passé, et je sais qu'elle ne m'en voudra pas de te dire ça. J'ai tout raté, avec elle.

Il continuait à parler, d'une organisation de résistance souterraine qu'il avait fondée avec l'énergie du désespoir après avoir quitté cette femme et qui avait fini par périr elle aussi, tandis que je m'imaginai m'expatriant dans la politique, voulant oublier à jamais qu'Alice m'avait un jour aimé, puisqu'elle ne m'aimerait plus. Et pourtant, des années après, comme cet homme, je reviendrais. Poussé par les détours de la mémoire, demi-tour d'une mémoire ayant oublié quelque chose (un appareil-photo par exemple) et qui reviendrait sur ses pas... J'aurais guetté Alice en bas de son immeuble... Elle aurait vieilli... Moi aussi, surtout... Ce détour qui me ramènerait vers elle ne pourrait jamais être un véritable retour. Le temps n'est pas cet escalator qu'on prend par jeu à l'envers, en redescendant les marches plus vite qu'elles ne montent.

Entre-temps, mes pas auraient été foulés des millions de fois. La poussière même aurait changé. Elle se serait modifiée. Sa substance, sa composition auraient évolué. Elle serait maintenant la poudre d'objets autrefois neufs. Les feuilles mortes que je croirais retrouver sous ses pas ne seraient autres que les vestiges de livres lus naguère, de tasses vides laissées sur des tables de café, de bâtons de rouge à lèvres oubliés dans des sacs, d'appareils téléphoniques hors d'usage et jetés dans les poubelles de tri sélectif.

Voilà pourquoi Nestor est parti, tu comprends...

L'homme avait cessé de parler et me regardait attentivement. « Je n'ai jamais cherché à retrouver cette femme », émit-il en réponse à ma question muette. « Elle n'est pour rien dans tout cela, elle est peut-être morte... »

On vint nous demander de payer. Je pris mon portefeuille dans la poche de ma veste – dans ma précipitation, le billet que je poussai hors de son emplacement entraîna la carte de la poche du dessus. Elle tomba aux pieds de l'homme, côté Jaguar. Il la ramassa avant moi en me bousculant et la retourna vivement : l'autre face apparut. Il la posa sur la table, côté trèfle, et disparut.

Et tu comprends que s'il a eu l'idée de la retourner c'est qu'il savait qu'il y avait autre chose derrière, donc qu'il connaissait cette carte et qu'il était Nestor...

Je t'ai toujours tout dit, comme je n'ai jamais su le dire à Alice. Elle ignore tout de Nestor et de moi. Je l'ai trop mal aimée à cause de cela. Je vous laisse toutes les clefs, toutes les cartes. Je ne tiens peut-être pas tant que ça à connaître la raison de la réapparition de Nestor, étant moi-même arrivé à la conclusion logique d'une existence dont je ne conçois pas autrement la fin.

Cain »

Alice replia la lettre, plaça la carte au milieu des feuillets, et me les rendit.

J – 1

Je n'ai jamais retrouvé le white spirit, mais le ministère avait fini par sauter sans qu'aucune victime n'eût été à déplorer. Je n'aurais pas voulu faire mieux.

Il faut dire que la déflagration n'avait en vérité pas eu grand'chose à faire, tant les fissures étaient déjà profondes, on s'en apercevait bien maintenant. D'après les premiers éléments de l'enquête, la technique utilisée n'avait pas été celle que j'envisageais. Il avait simplement suffi de placer des explosifs au troisième étage pour tout détruire du quatrième au sixième niveau, lesquels en se désintégrant étaient venus s'empiler sur la base et avaient tout enflammé. On avait entouré les vestiges d'une barrière électrique : des chiens fouillaient les décombres à la recherche de je ne sais quoi, de barres de dynamite ou de pièces à conviction. Il ne restait plus aucune archive et pour de bon, cette fois-ci.

Les ruines étaient encore fumantes le lendemain de l'explosion – la veille du jour même que j'avais fixé pour l'exécution de mon propre plan, si la fameuse bouteille de white spirit n'avait pas disparu...

Je me sentais lasse après ces deux nuits blanches d'explications avec Alice, et tout le long de mon chemin vers le travail ce matin-là, je m'étais encore torturée pour savoir ce qu'était devenue cette bouteille, redoutant de passer dans l'impuissance le jour *J* dont j'avais moi-même décidé la date, si je n'en trouvais pas le soir même... Tout le monde arrivait, c'était l'heure, mais

personne ne rentrait ; on n'avait pu prévenir personne... On nous refoulait en silence, sans nous expliquer pourquoi.

Je finis par réaliser qu'on avait fait le travail à ma place. Que, même si j'avais eu le white spirit, quelqu'un d'autre aurait de toute façon agi avant moi. Et cet autre... Instinctivement, je levai les yeux vers les fenêtres aux rideaux, que je crus voir bouger. J'avais oublié un instant que Virginia était morte et que je ne remonterais plus là-haut, qu'on avait déjà détruit l'escalier pour dissuader les squatters de s'y installer.

En appliquant la théorie du punching-ball, j'aurais pu dire que cet autre avait fait sauter le temps par chagrin, par amour. Faire la révolution parce qu'on a un compte personnel à régler, ça peut sembler vulgaire. Et pourtant c'était bien cet amour originel qui, de cause en cause, nous avait délivrés de l'emprise du système... Ma lutte et ma révolte, impuissantes et stériles, n'avaient finalement trouvé aucune expression... *Sa* révolution avait été plus efficace que la mienne, elle avait *marché*... Et si Nestor avait créé HMA pour oublier qu'une femme ne l'aimait plus?... Tout était dans ce A, cette absence, ce désir d'A... HM sans A n'avait pas plus de sens que l'horloge-mère. HMA, et qu'importe qui au fond, avait résisté et vaincu. Pour finir, personne n'était mort, hormis les carcasses du temps. Une autre vie était possible.

Ce ministère n'avait été qu'un vieil ancien immeuble, après tout. Sa chute rendait visible au loin, mais très distinctement, la ligne qu'il suffisait de franchir pour connaître un autre univers, découvrir d'autres aliments, de nouveaux livres aussi sans doute ; et peut-être même que maintenant qu'aucun obstacle ne s'interposait plus entre ce monde et moi, je pourrais décider de passer cette frontière et d'aller à sa découverte.

« Tu n'as rien vu... » Si je n'avais rien vu jusqu'à présent, c'était de l'amour, sûrement. Même aux derniers moments, alors qu'elle aurait pu encore m'entendre, je n'avais pas su dire à Virginia que je l'aimais et qu'elle n'était pas seule.

Caïn m'avait dit qu'Alice était rousse. Peut-être que là-bas, ils pourraient aussi faire quelque chose pour mes yeux ? Brusquement, j'eus envie de savoir ce que c'était vraiment, des cheveux roux.

FIN